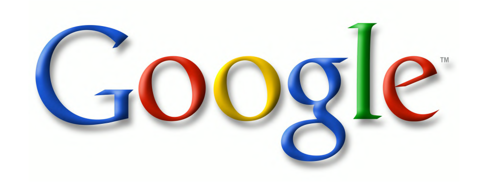








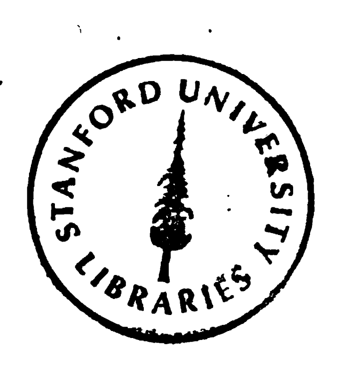
K 6223

$59.50

NUC LOCATES
only Cty

304 p

p.164 V.110



PRIÈRES

POÉTIQUES.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET CH. JOUAUST,
315, Rue Saint-Honoré.

PRIÈRES

POÉTIQUES

PAR

J. P. CISTAC.

PARIS,

CHEZ JOUBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

14, RUE DES GRÈS.

—

1838

PRÉFACE.

Selon nous, la poésie, la philosophie, comme toute chose de la terre, ont leur principe dans l'état primitif de l'homme. « Le nœud de notre » condition prend ses retours et ses plis dans cet » abyme, » a dit Pascal. La vie primitive était nécessairement et plus riche, et plus belle, et plus complète que notre vie actuelle : car l'homme, dans les conseils de Dieu, avait été établi le roi de la création. Le péché nous fit perdre l'Eden, l'Eden cette patrie si glorieuse ! et de cette patrie, qui a été la nôtre, nous n'avons gardé qu'un souvenir confus, comme d'une terre lointaine, inconnue, mystérieuse.

L'homme se révolta contre Dieu, la nature se révolta contre l'homme. Il y eut alors un changement universel : la nature perdit de sa beauté,

et l'homme déchut de sa perfection. Alors donc le mal de l'abyme jeta ses ombres sur la terre; alors nous oubliâmes la signification des choses de la création : nous n'entendons plus les sons, les hamonies des êtres, aussi distinctement que les entendait le premier homme dans son état de perfection. Notre intelligence s'est affaissée, s'est rétrécie, et ne peut saisir qu'une faible parcelle de la vérité, tant ses forces sont devenues défaillantes.

Il nous reste la réminiscence vague de l'Éden; cette réminiscence gît au fond de l'âme humaine, où elle est comme ensevelie sous des ruines.

Ce n'est plus qu'un instinct, mais un instinct sublime. Tout vague et obscurci qu'il soit, il est la lumière du monde, le guide des pas de l'humanité. Le philosophe y trouve la vérité, objet de ses recherches; le poète l'inspiration, objet de ses amours.

La pensée doit être la première qualité de l'écrivain. N'importe la futilité de l'œuvre, c'est la

pensée qui lui donne la vie ; le style n'est qu'un vêtement. La vie donc avant la forme. Et la pensée, pour être véritablement elle - même , doit être vraie. J'arrive à dire que la vérité c'est la vie, c'est la beauté dans les êtres , c'est la source de toute chose sur la terre comme dans le ciel. De là, enfin, le christianisme, source de toute poésie, principe de toute philosophie.

La religion chrétienne est infiniment supérieure à toute autre religion païenne ; la même différence de supériorité existe entre les deux poésies, la chrétienne et la mythologique. C'est que la religion et la poésie chrétiennes se lient véritablement à la nature de l'homme , et s'accordent avec la pensée de l'univers. Le fleuve de l'humanité, après avoir coulé plusieurs siècles, menaçait de déborder et de se perdre : le Christ le ramena dans son lit, pour qu'il continuât à couler jusqu'à ce qu'il remonte, à l'aide de l'attraction divine, aux sources éternelles d'où il est descendu.

Il y a dans Homère et dans Virgile de grandes

et de sublimes idées, mais dans le Dante et dans Milton de plus grandes et de plus sublimes encore. A-t-on égalé, dans quelque langue, l'harmonie du rhythme d'Homère ? Je l'ignore. Mais Homère reste à cent coudées au dessous des idées modernes.

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont point susceptibles;
> L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
> Que pénitence à faire et tourments mérités.

De quels ornements veut parler Boileau? Est-ce de mauvaises comédies, de peintures obscènes, de tableaux désordonnés du cœur ou de l'esprit? Assurément le christianisme n'en est point susceptible; mais il est susceptible de tout ce qui est beau, vrai et saint. Il embrasse toutes joies, toutes voluptés qui sont pures, comme aussi toute pénitence et toutes peines qui sont méritées. Il ne répugne qu'à l'erreur. Laissons donc les fables mythologiques, n'essayons pas de les réveiller; elles n'auraient d'ailleurs aucun charme ni aucun pou-

voir, n'y attachant aucune croyance ; et croire c'est pouvoir. Les fictions de la poésie païenne étaient belles et vivantes sous le ciel de la Grèce, parce qu'elles retraçaient la foi et les traditions de ces peuples. Nous avons aujourd'hui autre foi et autres traditions.

Le christianisme, le christianisme ! que ceux qui l'attaquent sont mal conseillés par la raison! Nous n'avons pas l'intention de faire ici son apologie ; nous demandons seulement que ses adversaires l'examinent mûrement, profondément, universellement. C'est que, pour notre part, malgré notre faible capacité, nous lui trouvons une contexture si solide, des proportions si vastes, un aspect si sublime et si imposant, que nous ressentons dans notre esprit et dans notre cœur une admiration indicible. Et encore ! nous ne nous croyons pas capable de pouvoir l'embrasser dans toutes ses parties ni dans son ensemble. Nous soupçonnons seulement sa grandeur véritable ; nous ne faisons que l'entrevoir de loin. Pourtant

nous l'avons étudié avec persévérance, longtemps. Pendant que nous étions à la méditer, il nous semblait que nous étions porté sur un vaste océan qui, à mesure que nous l'explorions, élargissait l'espace autour de nous et devant nous, et ses rivages que nous voulions atteindre reculaient et se perdaient pour ne se retrouver et ne s'arrêter qu'aux célestes bords. Nous croyons fermement que toute vérité est renfermée dans le christianisme, que chaque siècle est appelé à le développer sous quelque face nouvelle, et qu'il fournira un aliment éternel à l'esprit de l'humanité.

« La nature est telle, qu'elle marque partout un » Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'hom- » me * ». Celui qui ne vit que de la vie matérielle, qui ne voit que par les yeux de chair, celui-là vit bien peu, aperçoit bien peu de choses. Quand le mal s'introduisit sur la terre, il jeta comme des

* Pensées de Pascal.

voiles ténébreuses entre l'homme et la nature. Ne vous laissez pas arrêter à l'écorce. Il est dans la matière et par de là la matière d'autres objets et d'autres êtres que ceux que votre œil nu aperçoit.

Celui qui aime la solitude peuple le désert d'un monde de visions. Il n'y est point seul : il entend les mille voix de la nature. Il sent dans son cœur un amour immense, infini.

Celui qui aime à vivre de la vie intérieure trouve au dedans de lui-même son univers. Son regard n'est point enchaîné aux choses d'ici bas; il l'élève vers les régions supérieures, et voit le monde des intelligences plus beau et plus réel que le monde des corps.

Celui qui attend la nuit pour contempler les cieux sent son âme tressaillir lorsqu'ils se découvrent, et ses pensées s'élancent spontanément vers ces miliers de mondes éblouissants, et il se dit dans son cœur : Ce n'est pas ici bas qu'est notre patrie !

Celui, au contraire, qui baisse ses yeux à terre, se plaît à examiner le tissu d'un brin d'herbe ; il comprend qu'une vie douce se répand abondamment dans chaque fibre déliée, et qu'elle la dilate à mesure. Dans un atome il suppose une sagesse et une puissance infinies.

Oh ! que la nature serait belle, malgré sa déchéance, si l'homme savait la comprendre et l'aimer ! Le séjour de la terre aurait encore quelques voluptés d'Éden, si les hommes n'étaient trompeurs, cruels et méchants. Hélas ! que de perfidie, que de corruption infecte les sociétés.

Dans le temple des lettres se sont introduits des spadassins, des marchands et des brocanteurs, qui trafiquent de l'intelligence. Ils ont le mot de liberté sur les lèvres, mais ce n'est qu'un mot retentissant : ils sont vendus corps et âme. Ils exploitent les sciences et les lettres comme une industrie. Le débit de leurs œuvres, le résultat matériel, voilà leur unique sollicitude. Soit par événements heureux, soit par bassesse, ils sont

parvenus à se poser dans le monde, à obtenir de l'influence. Ils se mêlent à tout, ils touchent à tout; ils attaquent le mérite réel, la gloire la mieux acquise; ils sont les profonateurs de toute chose, de tout ce qui est grand, beau, sacré; ils sont mercenaires par art, dégradés par habitude. Parlez-leur de noblesse et de générosité, ils ne vous comprendront pas. Vous ne les surprendrez jamais épris d'un enthousiasme pur. Ils sont vils et rampants, et se tiennent accroupis devant leur idole : le veau d'or. On a souvent affaire avec ces gens, car ils obstruent toutes les avenues; mais gardez-vous. Ils seront fiers et arrogants si vous vous montrez timide et modeste; ils ne vous diront que quelques mots, et ne vous regarderont pas même sortir de leur présence. Ils sont jaloux contre tout ce qui s'élève, d'une jalousie si honteuse, qu'ils se la cachent à eux-mêmes; impuissants à rien produire, ils se complaisent au sein du désordre et de la destruction : c'est là qu'ils trouvent leurs joies secrètes et intimes. La sérénité du gé-

nie, la gloire inaltérable, voilà le sujet de leurs inquiétudes et de leurs soucis. S'ils n'osent vous attaquer en face, ils rôderont autour de vous comme des insectes malfaisants. Quand vous les aurez sous vos pieds, pressez fortement ces reptiles venimeux, écrasez-les.

Le poète ne s'est point assimilé à ces gens-là, n'a pas souillé sa robe dans cette fange. Il vit pauvre, mais pur. Le dégoût de la vie est plus à craindre pour lui que toute autre chose. La poésie est tombée en discrédit; ses chants ne sont plus écoutés : il semble qu'ils soient trop purs et trop divins pour l'oreille qui ne veut entendre que les bruits matériels, les écus sonnants.

Repliez-vous donc en vous-même, ô poète! n'attendez plus du public votre récompense ; sachez vous passer de son approbation; que son dédain ou son mépris ne puissent vous atteindre. Vous êtes un enfant du Ciel; vous vous abreuvez aux sources divines; vous marchez dans les régions intellectuelles, régions du beau, du vrai,

du saint. La nature vous ouvre ses secrets et vous laisse pénétrer jusqu'en ses profonds replis. Vous découvrez un monde dans un brin d'herbe. Les voix sans nombre des êtres muets sont sensibles pour vous, et vous pouvez vous bercer dans l'harmonie qui déborde à torrents de l'immense création. Voilà de quoi vous consoler du délaissement, de quoi vous inspirer le désir de vivre, et de chanter encore!!!

I.

Je suis celui qui suis. —
Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob.

Exorde.

IDÉE DE DIEU.

Les siècles sur son front n'ont point gravé d'outrages ;
Il vit devant les temps, il vit après les âges.
Il est dans tous les lieux par son immensité ;
Il est dans tous les temps par son éternité.

C'est par lui que tout vit, sous sa main tout séjourne;
Tout est en lui, de lui tout sort, tout y retourne.
C'est lui que le soleil, que la terre et les mers;
Il est le faible atome, il est tout l'univers.
Le ciel est son palais, l'infini son domaine,
Où sa volonté sainte agit en souveraine.
Placé sur les hauteurs, son trône radieux
Domine l'univers; la majesté des cieux
S'humilie à ses pieds; et les saints, et les anges,
L'environnent sans fin d'innombrables phalanges.
Du mouvement des cieux la rêne est en sa main;
A la comète errante il dit d'aller : soudain,
Elle part et s'élève à des hauteurs sublimes,
Puis de là rebondit d'abymes en abymes.
Il commande : à sa voix chaque astre de la nuit
Au point du rendez-vous apparaît et nous luit.
Il lança le soleil et ces sphères mobiles
Qui vont aux airs flottant comme d'immenses îles.

Peut–on imaginer un spectacle étonnant
Pareil au drame permanent
Qui se déroule autour de notre tête?
Du triomphe, de la conquête,
Que l'être obtint sur le néant,
Les cieux vont chaque nuit renouvelant la fête.



Au lointain dans l'espace, à de saintes hauteurs
Réside Jéhova, le Seigneur des seigneurs.
Sept fois les cieux lui font d'impénétrables voiles!
Il va se promenant par dessus les étoiles,
Il monte des hauts cieux les degrés éclatants,
Et foule sous son pied leurs tas de diamants;
Il atteint et franchit les points les plus sublimes,
Puis redescend et va d'abymes en abymes,

Et visite à la fois dans cette immensité
Les mondes répandus en nombre illimité.
Les astres, pour le voir accourant par l'espace,
Se rangent près de lui, s'inclinent quand il passe.
S'il aperçoit d'en haut quelque monde avili,
Où son nom et ses lois demeurent dans l'oubli,
Quelque monde déchu de sa beauté native,
Qui d'erreur en erreur vers le néant dérive,
Où la vertu n'a plus un seul représentant,
Où son œil chercherait en vain le repentant;
Comme il vit, autrefois, les vices, chez les hommes,
Couvrir d'impuretés la demeure où nous sommes,
Alors, dans sa justice ordonnant les destins,
Il condamne à périr le monde et les humains.

De son trône il quitte le faite;
Les cieux s'abaissent, il descend:
Et le tonnerre, et la tempête,
Vont à la terre l'annonçant.

Il se montre : devant sa face
Disparaît l'impie orgueilleux,
Ainsi que l'ombre qui s'efface
Devant un soleil radieux.

Il dit : sa parole qui tonne
Sur son immortel fondement
Fait trembler, trembler la colonne,
La colonne du firmament.

Et, dans la caverne infernale,
Le Péché frémit de terreur :
C'est, dit-il, c'est la voix fatale
Qui peut redoubler mon malheur!

Comme le feuillage futile
Sous l'aquilon impétueux,

Les humains tombent par dix mille,
Quand son courroux souffle sur eux.

Ainsi que l'océan immense
Enfle son lit de flots amers,
Son cœur se remplit de vengeance
Qui déborbe dans les enfers.

Comme la tempête et la grêle
Qu'avec effroi l'œil voit venir,
Sa colère éclate et ruisselle
Sur la terre qu'il veut punir.

Et les monts fondent par leurs cimes,
Et les torrents sont étanchés,
Et des mers les profonds abymes
S'ouvrent béants et desséchés !

Le Seigneur a lancé sa foudre !..
Et, du monde qui subsistait,
Il n'est resté qu'un peu de poudre
Qu'un souffle léger emportait.



C'était bien loin de nous, c'était aux jours antiques·
Il descendit des cieux sur les bords hébraïques ;
Et, sur une montagne, au peuple de son choix
Il voulut se montrer pour promulguer ses lois ;
Il voulut, ce grand jour, devant la foule immense,
Qu'il perçât un rayon de sa toute-puissance.

Quel est-il, cet homme là-bas ?
Que de majesté l'accompagne !
Vous le voyez vers la montagne
Comme il se dirige à grands pas !

Son front semble un désert éclairé de l'orage,
Ses farouches regards impriment la terreur,
L'antique majesté qui règne en son visage
D'un peuple tout entier résume la grandeur.
Comme il gravit le mont de colline en colline! —
Il atteint le sommet par un sentier de feu;
Aux lueurs des éclairs le Sinai s'illumine:
Moïse s'entretient face à face avec Dieu.

Quel est ce haut mystère
Qui se passe de l'homme avec le Créateur,
Du ciel avec la terre?
Entendez-vous parler?—C'est la voix du Seigneur!

Le peuple, en la plaine,
Devant ce courroux
Se tient à genoux;
La crainte l'enchaîne!

Il prie Adonai
Le front dans la poudre ;
Sur le mont Sinai
Les chars de la foudre
Roulent à grand bruit ;
Descendent du faîte
L'éclair, la tempête,
Le jour et la nuit.

On voit dans les nues
Affreuses cohues
De spectres divers ;
Des flèches ailées,
Comme en des mêlées,
Sillonnent les airs.
La nue écarlate
Déchire son flanc ;
Le tonnerre éclate,
Altéré de sang :

Où qu'il tombe et passe
Il laisse sa trace ;
L'être se dissout.
Ainsi, mis à l'aise,
Sort de la fournaise
Le métal qui bout.

Devant l'Arche-Sainte,
Tu vis ton enceinte,
Fière Jéricho !
Tomber pierre à pierre
Rouler la dernière,
Au bruit de l'écho.
Sodome et Gomorre
De ce Dieu jaloux
Attestent encore
Le puissant courroux.
Sur leurs toits infâmes

Il plut par torrents
Le soufre et les flammes,
Les charbons ardents ;
Leurs têtes fumèrent,
Leurs pieds s'abymèrent ;
Leurs cendres allèrent
Le jouet des vents !
Depuis, l'homme passe,
Et n'aperçoit pas
Au sol d'ici bas
Quelle fut leur place.



Ce Dieu seul est le vrai ; glorieux, absolu,
A lui seul tout pouvoir est vraiment dévolu.
Il sait les grains de sable et le nombre des lames
Qui sont dans l'océan ; dans l'abyme des âmes,

Dans leurs plis et replis il voit à découvert,
Et lit tous les pensers comme en un livre ouvert.
De l'essence de l'être il connaît le mystère;
Il saisit les rapports de l'âme à la matière;
Son œil dans l'avenir voit tous les faits éclos;
Son oreille surprend les secrets des tombeaux;
Il sait ce que devient chaque feuille qui tombe,
Pourquoi naît cet empire et cet autre succombe.
Il sait tout, et pourrait, d'un désir seulement,
Annîler l'univers, féconder le néant.
De l'effort le plus faible il soulève le monde;
Dans le creux de sa main il contient toute l'onde;
D'un seul de ses regards il mesure les cieux,
Et le soleil s'allume aux rayons de ses yeux.

Il peut briser comme du verre
Les cieux d'airain, les soleils d'or;
Puis, en rassemblant leur poussière,
Les rétablir plus beaux encor!

Comme sur les terres fécondes
Où l'homme épand à flots le grain,
Il sema l'espace de mondes
En ouvrant les doigts de sa main.

S'il fermait son œil, la nuit sombre
Descendrait sur tout l'univers;
Les astres, enveloppés d'ombre,
Iraient se heurtant par les airs.

S'il étend son bras pour combattre,
Ses ennemis s'éclipsent tous!
Vos trônes, s'il veut les abattre,
Peuples et rois, que pouvez-vous?

Un jour des myriades d'anges
S'insurgèrent sous Lucifer :

Sa foudre emporta leurs phalanges,
Les précipita dans l'enfer.



Le Dieu de la nature est le Dieu qu'il faut croire ;
Tout nous parle de lui, tout subsiste à sa gloire;
Il a gravé son sceau sur l'immense univers ;
Il est au fond de tout dans les objets divers ;
Son nom se montre écrit sur le front de l'aurore.
Le silence des nuits commande qu'on l'adore.
L'aigle plane vers lui sous les feux du soleil,
L'alouette le chante en montant vers le ciel ;
L'être le plus chétif, l'insecte de la fange,
Le moucheron des airs bourdonne sa louange.
La terre est un autel que construisit sa main ;
Le ciel la circonscrit de murailles d'airain.
De ces remparts d'azur des lumières sans nombre
Scintillent dans la nuit pour éclairer notre ombre.

C'est lui qui fait briller ces immortels fanaux,
Les astres allumés aux célestes coteaux.
A la mer dans le sol il creuse les abymes,
Et des monts dans la nue il élève les cimes.
Il fait à l'océan d'infranchissables bords,
Veut que contre lui-même il tourne ses efforts.
Sur leur base massive il assied les montagnes,
Comme d'énormes tours dominant les campagnes;
Il fait souffler la brise, et rugir l'ouragan;
Il apaise ou tourmente à son gré l'océan;
Il engendre la pluie et les pleurs de l'aurore;
Du reflet de son œil l'arc-en-ciel se colore!
Il fait tomber la nuit, il fait lever le jour;
Il donne à nos coteaux l'harmonieux contour,
A la fleur son parfum, à l'onde son murmure,
La mollesse à la mousse, au gazon la verdure.
C'est lui qui vient suspendre à la branche ses fruits,
Qui fait germer la terre et mûrir les épis,
Qui fait de nos sillons épancher l'abondance,
Pour payer aux travaux leur sainte récompense,

Tout le prie ici-bas, et de nuit, et de jour,
La nature vers lui soupire avec amour.

C'est Dieu qui fit la terre et l'onde,
Et tout ce qu'on voit en ces lieux.
Pour créer de rien tout un monde
Il n'eut qu'à dire : Je le veux!

Je le veux! — De son sein immense
Les êtres coulèrent à flots,
Et l'harmonie, et la cadence,
Sortirent du sein du chaos.

Je le veux! — Pour former la terre,
Voilà les éléments divers,
Voilà l'eau, voilà la poussière,
Voilà le feu, voilà les airs.

Je le veux ! — Sur les rives pleines
Les fleuves bercèrent leurs eaux,
Et l'uniformité des plaines
Se brisa de riants coteaux.

Je le veux ! — L'aspect des montagnes
Se découvrit plein de grandeurs,
L'aspect fut doux dans les campagnes,
Couvertes d'arbres et de fleurs.

Je le veux ! — Les astres sans nombre
Peuplèrent l'infini des airs,
Et le soleil, qui chassa l'ombre,
Versa l'éclat sur l'univers.

Je le veux ! — Et la fange impure
S'anima du souffle divin,

Et nul être dans la nature
Ne fut beau comme l'Être humain.

Et de ces merveilles étranges
L'œil de l'homme fut ébloui,
Et dans le ciel le chœur des anges
Chanta le prodige accompli ! ! !



Chaque matin, du sommet des montagnes ,
Du creux de nos vallons, du sein de nos campagnes,
Comme l'encens sur un autel,
Comme une fervente prière,
S'exhalent les vapeurs, les parfums de la terre,
Et montent vers l'Être Immortel.



Ce Dieu bon, ressentant une amour infinie,
Ne veut point envers l'homme user de tyrannie.
Le joug qu'il nous propose est un joug de douceur :
Il veut que l'obéir sorte libre du cœur.
Il abaisse vers tout l'œil de sa providence ;
Le brin d'herbe, la fleur croît sous son influence.
Il prête attention aux cris du malheureux ;
De leurs puissantes voix les flots tumultueux,
La foudre aux grands éclats, la tempête sonore,
Montent moins haut vers lui qu'un soupir qui l'implore.
Aux souffrances de l'homme il assigne le cours,
Et selon la faiblesse il donne du secours.
Il est père, il prend soin, il soutient l'existence
Des êtres qu'il créa ; sa bonté, sa puissance,
S'étendent jusqu'à ceux qui ne sont encor pas ;
Au plus faible de tous il prêtera son bras.
Il voit tous nos besoins ; au cœur pauvre et qui l'aime
Il ouvre ses trésors et se livre lui-même.

L'orphelin l'appelle, mon Père !
Dieu dit, mon Fils ! à l'orphelin.
Il écoute l'humble prière
Qui lui demande un peu de pain

Sa providence avec mesure
Aux nouveaux nés dans le buisson
Fournit chaque jour la pâture ;
Du ciel la becquée est un don.

Il pardonne souvent l'outrage :
Dans sa colère il se souvient
Que de ses mains l'homme est l'ouvrage ;
Son amour pour nous le prévient.

Il prête l'oreille attentive
Partout où les soupirs ont lieu,

Partout où quelque voix plaintive
De la terre s'élève à Dieu.

Le soupir, la larme versée,
Sont doux et chers devant ses yeux,
Plus que la richesse amassée
Ne l'est à l'avaricieux.

Près du malade triste et blême
Il se rend et veille à l'entour,
L'assiste quand l'heure suprême
Vient pour clore son dernier jour.

A sa mortelle défaillance,
A son regard qui perd couleur,
Il montre et fait luire d'avance
L'aurore d'un monde meilleur.

Il voit l'exilé qu'on opprime,
Qui n'a plus où porter ses pas :
Il accompagne la victime,
Que l'injuste livre au trépas.

Au mendiant cassé par l'âge
Son nom fait avoir le denier ;
Dans la noire tour il soulage
Les longs ennuis du prisonnier.

Contre l'homme fort, au débile
Il donne un refuge, un appui,
Ainsi qu'au passereau l'asyle,
Lorsque le vautour fond sur lui.

Il veille sur toute la somme
Des ouvrages qu'il mit au jour ;

Mais, de tous les êtres, c'est l'homme
Qu'il aime avec le plus d'amour.

II

Peu de Villons en bon savoir,
Trop de Villons pour décevoir.

CL. MAROT.

II

Peu de Villons en bon savoir,
Trop de Villons pour décevoir.

Cl. Marot.

Jamais d'espoir au lendemain;
Jusques aux jours de sa vieillesse,
La misère et la faim qui presse
L'assaillirent sur son chemin.
Comme cette feuille éphémère
Qui devient le jouet du vent,
Que tous les pieds foulent à terre,
Ainsi fut-il sa vie allant.

Le Ciel aux oiseaux abandonne
Le grain jeté sur le sillon;
Rien ne reçut pauvre Villon
De la Providence qui donne.
Dénué de tout, sans appui,
La nudité devint sa mère.
Quelque vaste que soit la terre,
Il n'y fut rien qui fût à lui;
Des biens que roule le Pactole,
De richesse, d'or ou d'argent

Ne posséda pas une obole :
Ainsi fut-il sa vie allant.

Je sais qu'il se rendit coupable,
Qu'en de tristes égarements
Il perdit le fruit de ses ans ;
Je ne veux le rendre excusable
Des méfaits et du mal qu'il fit.
Avant que l'heure en fût venue,
Dans la débauche entretenue
Sa jeunesse s'évanouit ;
Voire jusque dans l'infamie
Ne mit le pied que trop avant.
Il eut regret de telle vie :
Que Dieu sauve le repentant !

Maintes fois, en lisant son livre,
Villon m'a fait plaindre son sort ;

S'il fit des fautes, si la mort
Du criminel faillit s'ensuivre —
La pauvreté l'avait déçu ! —
Pour sa muse anacréontique,
Gracieuse et mélancolique,
Plus que toute autre n'avait su,
Il méritait que la fortune
De quelque bien lui fit présent. —
Il pleura sur son infortune :
Que Dieu sauve le repentant ! ! !

III

Mais où sont les neiges d'antan?

F. Villon

4

AUX DAMES DE FRANCE DU TEMPS PASSÉ.

Où sont ces dames renommées,
Au souvenir si gracieux,
Qui vécurent toujours aimées,
A leur passage en ces bas lieux ?

De leurs beautés et de leur gloire
Nous n'avons que des portraits faux,
Que le souvenir dans l'histoire;
L'objet réel gît aux tombeaux.

Et qu'est devenue Héloïse,
Qui soupirait dans un couvent
L'amour dont elle était éprise
Pour son Abailard, son amant ?
Marie * à la voix de Sirène,
Laure de Noves, Harembourg,
De ces vieux temps l'aimable reine **,
Qui présida des cours d'amour ?

Où sont, Jeanne-d'Arc la bergère
Qui chassa l'Anglais de nos champs,

* Marie de France.
** Éléonore de Guienne.

Que le sort rendit prisonnière,
Qu'on brûla dans la fleur des ans ;
Et la princesse si gentille,
Mignonne de François Premier,
Qui fut aux tours de la Castille
Consoler le roi prisonnier ?

Marie au front brillant d'ivoire,
Des Stuarts, rejeton si beau!
Qu'on vit au faîte de la gloire,
Qu'on vit mourir sur l'échafaud;
Jeanne d'Albret, la reine Blanche,
Mères, l'une de Saint-Louis,
L'autre d'Henri, chef de sa branche;
Où sont-elles, en quel pays?...

On ne les voit plus sur la terre;
La mort les ravit sans retour;

C'est dans quelque céleste sphère
Qu'elles font maintenant séjour. —
Ici-bas, devant leur image,
Je les invoque à demi-voix. —
Les pleurs inondent mon visage
Quand il me souvient d'autrefois.

Cessez mes heures inquiètes ! —
Porté sur l'aile de la mort,
Je veux aller voir leurs retraites,
Je veux aborder à ce port
Où la paix règne et les inonde :
D'un regard saisi de bonheur,
Mes yeux, fatigués de ce monde,
Salùront le monde meilleur !

Ainsi j'irai joindre la troupe
De ces beautés, de leurs galants,

Qui tous, à la céleste coupe,
Boivent l'oubli d'anciens tourments :
Leur cœur ne porte plus de chaîne,
D'un saint amour il est épris
Pour l'illustre et la belle reine
Qui tient sa cour en Paradis.

IV

Et jeune fille et jeune fleur.

CHATEAUBRIAND.

SUR LA NAISSANCE DE Mlle SOPHIE P.....

Une immortelle est née! — A l'aide de votre aile,
Anges, prompts messagers, abandonnez ces lieux;
Portez au ciel cette heureuse nouvelle;

Volez, volez, remontez dans les cieux.
Sur le livre saint de la vie
Inscrivez le nom de Sophie
Au feuillet des noms préférés;
Sur vos doubles ailes de flamme
En tremblant présentez son âme
A Dieu, sous ses regards sacrés!

Maintenant, ô mon Dieu, bénis ta créature,
Dépose sur son front un trésor de pudeur,
Ne permets pas que la moindre souillure
Puisse ternir sa pureté du cœur.
Sans que ce don lui soit funeste,
Qu'un jour sur son regard céleste
Brillent d'amour les chastes feux!
Car, sans la faire criminelle,
Tu sais rendre ton œuvre belle,
Et combler ainsi tous nos vœux.

Faut-il te plaindre, enfant ? —Hélas ! tu viens paraître
En ces lieux corrupteurs sans force , sans appui.
Non : célébrons l'heure qui te voit naître ;
Au ciel un jour pur et serein a lui !
Dieu protégera l'innocence,
Dont la jeune âme qui commence
Ignore encore tout le prix ;
Sur cette mer pleine d'orage,
Il la sauvera du naufrage
Comme le précieux débris.

Ne pleure pas ; et, sans jeter le cri d'alarme,
Avance dans la vie, être plein de douceur.
Sur ton berceau si l'on verse une larme,
C'est une larme échappée au bonheur,
C'est une larme que ta mère
Sent épancher de sa paupière,
Trop pleine de félicité ! —
Heureux moments, douce journée,

Où les amours de l'hyménée
Contemplent le fruit enfanté !

Jeune fille, souris à ces destins propices
Qui semblent s'annoncer autour de ton berceau.
L'heure où tu nais est pleine de délices ;
De deux amours fait briller le flambeau.
Souris à celle qui se baisse
Vers toi ; te contemple sans cesse,
Ses yeux attachés à tes yeux.
Souris encor lorsque sa bouche
Couvre la place qu'elle touche
De cent baisers délicieux !

Tu ne peux reconnaître et le sein qui t'allaite,
Et le nom de celui qui vient souvent te voir ;
Mais, par leurs soins, ta langue encor muette
A les nommer s'instruira chaque soir.

Comme le lis dans la prairie,
Au souffle puissant de la vie,
Grandit, s'accroît chaque matin;
Ainsi ton corps, qui se transforme,
Brisera chaque jour sa forme
Pour dépasser l'âge enfantin.

Les Grâces prendront soin d'embellir ta jeunesse :
Sur ta tête on verra blonds cheveux suspendus,
Sur ton beau front des traits pleins de noblesse,
Et sur ton corps mille appas répandus.
Plus belle que la belle rose,
Plus fraîche que la fleur éclose,
Ta beauté va s'épanouir :
Le rayon tombant sur la voile,
Et la plus rayonnante étoile,
Moins que toi sauront éblouir!



V

Il est assez puni par son sort douloureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

LAFONTAINE.

A M. LE COMTE DE PEYRONNET.

A-t-il assez souffert ? — Les vallons et les bois
Ont revêtu le deuil pour la troisième fois,
Depuis que dans les fers où l'a mis l'infortune
Il gémit. Il n'a pas, d'une voix importune,

Fait entendre de plainte à l'oreille des rois,
Ni demandé le terme à de sévères lois.
Il s'abreuve en secret de l'amertume extrême
Dont ses jours sont remplis : non, il ne veut pas même
A des cœurs généreux adresser ses soupirs,
Ni leur faire savoir ses nombreux déplaisirs.
Tout malheureux qu'il est, dans le fond de son âme,
Non pour ses ennemis, pour lui seul il réclame
Tout le poids des rigueurs dont l'accable le sort.
D'un cœur si résigné qui n'admire l'effort! —
Mais, en l'abandonnant, son généreux courage
Peut, enfin, en ces lieux, succomber avec l'âge.
Gardons-lui donc des jours plus longs et moins amers.
Si la pitié qui suit le malheur dans les fers,
Si celle qu'on accorde au sort d'une victime,
Nous émeut justement d'intérêt légitime,
Qui ne l'a plaint du jour qu'il devint malheureux!
Dès que l'homme est à terre et qu'il n'est plus heureux,
Les biens qu'il répandit aux heures de la gloire
Sont le seul souvenir qui reste à la mémoire.

Fouquet dans le malheur, on oublia dès lors
Qu'il avait de son roi prodigué les trésors;
La pitié le suivit dans son dernier asyle,
Où du moins il pouvait vivre libre et tranquille,
Sur les bords de l'Anqueuil passer ses derniers jours,
A l'abri désormais des intrigues des cours.
Que n'a-t-il même sort! — Il est donc bien coupable
D'avoir cru qu'il devait rester inébranlable
Dans la fidélité qu'il donnait à son roi.
L'eussiez-vous honoré s'il eût trahi sa foi?

Mais laissons le passé, laissons tomber nos haines:
Le courroux se désarme en présence des chaînes.
Du reste de ses jours ne soyons pas jaloux;
Le sort commun, la mort se vengera pour nous.
Il n'est jamais trop tôt d'exercer la clémence;
C'est elle qui rend doux l'emploi de la puissance.
Rendons-lui le ciel pur, ne lui refusons pas
La liberté donnée à tout être ici-bas.
Laissons lui contempler les champs que la nature,

Pour lui comme pour nous, recouvre de verdure ;
Ce sont des dons communs départis aux humains.
Que ne puis-je moi seul lui procurer les biens !

D'Orphée ou d'Amphion si les lyres antiques
Revenaient sous mes doigts! de leurs accords magiques
Les pierres se mouvant, je n'irais pas comme eux
Élever des cités les remparts orgueilleux,
Je porterais mes pas autour de ces murailles
Qui le tiennent captif dans leurs noires entrailles ;
Au bruit de mes accords ces murs de deuil, d'effroi,
Pour le rendre à mes vœux crouleraient devant moi.

Paris, 5 février 1834.

VI

RÉPONSE.

RÉPONSE DE M. LE C[te] DE PEYRONNET.

Je reçois à l'instant, Monsieur, les vers touchants que vous avez bien voulu m'adresser. Recevez à votre tour la très sincère expression de ma gratitude. Votre ouvrage m'a fait un plaisir bien supérieur à celui des lectures où l'on ne recherche

et ne goûte que les efforts de l'esprit. C'est une bonne inspiration d'un bon cœur.

Vous avez dit vrai : je n'humilie, ni ne dégrade mon malheur. Il est assez lourd, sans que je lui ôte maladroitement ce qui m'aide à en porter le fardeau, je veux dire sa grandeur et sa dignité.

Non, l'on ne m'a point vu, le front dans la poussière,
Faire monter vers eux une ignoble prière.
Mes lèvres du remords n'ont point goûté le fiel.
C'est moi qui leur pardonne, et ma voix pure et fière
A gémi, mais pour eux ; a prié, mais le Ciel.

Agréez, Monsieur, mes félicitations, mes remercîments et l'assurance de ma plus parfaite considération.

Ham, 7 février 1834.

VII

Un monstre horrible!...

ATTENTATS.

D'où viennent ces hommes de crime,
Les séides , les assassins ?
Sont-ils vomis de quelque abyme,
Sont-ils sortis de flancs humains ?

La nuit qu'ils naissent où nous sommes,
Les anges pleurent sur les hommes;
Le Ciel dit : Malédiction ! —
Aux enfers, des réjouissances,
Des hurlements avec des danses,
Des cris de jubilation! —

Pour ces fanatiques stupides
Les grands forfaits sont des vertus;
Pour s'être faits des régicides,
Ils croient passer pour des Brutus ;
Ils croient le rôle magnifique
De monter en place publique
Tout ruisselants du sang d'un roi!
Qu'ils gardent cette idée inique,
Et que la mort d'un coup unique
Retranche et la vie et la foi!

Malheur à toi, race maudite,
Qui descends du premier Caïn!
Va-t'en vagabonde et proscrite,
Le front souillé de sang humain!
Que tout te manque dans ta course,
L'abri, le pain, l'eau de la source;
Qu'en passant, chaque nation
Te jette son mot de colère,
Et qu'au ciel comme sur la terre
Te suive la damnation! —

Prince, il est une Providence
Qui veille à chacun de tes jours!
Compte sur elle et sur la France,
Mets ton salut en leurs secours!

VIII

Le chagrin amène la mort et abat les forces de l'âme.

Ecclésiastique

TRISTESSE DE L'AME.

Je vois chaque jour davantage
L'ombre autour de moi s'épaissir,
Ma vie à l'orient de l'âge
Voit déjà son couchant venir.

Le malheur projette son ombre
Sur le devant de mon chemin ;
Mon ciel est nébuleux et sombre,
Ne verrai-je de jour serein ?

L'avenir où tout homme compte
Est plein pour autres que pour moi :
Je n'ai recueilli que mécompte,
Chaque jour emporta ma foi.

Non, plus rien de réjouissance
Je n'entrevois dans le lointain :
Triste, déçu de l'espérance,
Plus je n'aspire au lendemain.

L'amour me berçait de ses songes,
Mon bonheur je lui confiais;

Sur la foi de ses doux mensonges
Mollement je me reposais.

Les rêves d'or et les chimères,
Ces avant-goûts des voluptés,
Les illusions les plus chères,
Me laissent nu, déshérité.

J'espérais vivre... en la victoire
Je fondais un espoir profond,
Et je demandais à la gloire
D'avoir des palmes pour mon front. —

Un spectre devant moi se dresse,
De près déjà me tend la main ;
Son abord glacial me laisse
La défaillance dans le sein.

La mort ! — C'est bien elle, empressée,
Qui m'atteint, moi, si jeune encor !
La mort ! — Avant que ma pensée
Ait pu dérouler son essor !

La mort, à ma lyre chérie,
Qui me consolait quelquefois,
Qui des souffrances de la vie,
Hélas ! m'adoucissait le poids.

Voilà mes dernières années
Qui penchent et vont s'effeuillant ;
En précipitant ses journées
Mon corps à la terre se rend.

Toi, tu remontes, ô mon âme,
Aux sources de l'éternité :

Dieu reprend le rayon de flamme
Qu'il t'avait un instant prêté.



IX

Le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grâce particulière, d'une recommandation dernière, nous afflige.

M. Montaigne.

REGRETS.

Où sont les jours, les temps de mon enfance,
Qui bien savaient remplir tous mes désirs ?
Et ces amis dont j'avais connaissance,
Les compagnons de mes jeux et plaisirs ?

Au milieu d'eux je passais les journées ;
Et d'un chacun, ainsi que frère et sœur,
Je connaissais le nombre des années;
A les revoir se bornait mon bonheur !

La main du temps prend nos biens, et nous laisse
Ce que la vie a d'amer ici-bas.
Hélas ! plutôt que d'avancer sans cesse,
Que ne peut-on retourner sur ses pas !
Oh ! rendez-moi ma jeunesse première,
Et mes jouets et mes folles amours ;
Reviens, ma vie, à l'époque si chère
Où tu coulais en ignorant ton cours !

Durant cet âge, époque d'innocence,
Que j'étais plein de joie et de bonheur !
Mon cœur dans tout trouvait sa jouissance :
Un nid d'oiseau, la beauté d'une fleur,

Tout m'enchantait ; et le Ciel, sur ma tête,
Semblait sourire et protéger mes ans.
Ma vie alors n'était qu'un jour de fête.
Mais où sont-ils les jours de mon printemps?

Ils sont passés, perdus sans espérance,
Leur adieu fut un adieu pour toujours! —
Que je voudrais te ressaisir, enfance!
Eh! que me sert le souvenir de jours
Evanouis? L'importune mémoire,
En rappelant mes ans du temps jadis,
Fait de ma vie une nuit triste et noire
Qui s'obscurcit chaque heure que je vis.

Au passé seul je porte donc envie;
Or chaque jour s'enfuit ce que j'aimais.
Or il me faut boire jusqu'à la lie
L'absinthe amère et le fiel des regrets.

Que je suis las ! — Les jours et chaque heure
De leurs ennuis ont surchargé mes ans ;
Et, puisqu'il faut que toute chose meure,
J'aime à mourir, c'est le bien que j'attends.

Bienheureux ceux que la tombe recèle !
Ils ont trouvé le plus calme repos.
Ce cœur qui dort dans la paix éternelle
Ne connaît plus les soucis ni les maux.
Vous, que la peine éprouva sur la terre,
Qui maintenant goûtez un long sommeil,
Oh ! n'est-ce pas que de votre poussière
Vous ne sauriez désirer le réveil ?

❋

X

Écoutez dans vos sens, écoutez dans votre âme

LAMARTINE.

MOMENTS D'EXTASE DANS LA VIE.

Lorsqu'en un jour et lieu de fête,
A travers la foule et le bruit,
Un regard furtif vous sourit,
Vous parle d'une voix muette!

Lorsque celle qui sait charmer,
Lorsqu'une belle et jeune bouche
Vous dit, avec l'accent qui touche :
Jeune homme, sauriez-vous aimer?

Lorsqu'on a fléchi sa rebelle,
Qu'on l'attend la nuit, loin de tous,
A l'heure, au lieu du rendez-vous,
Et que, là bas, qui vient, c'est elle!!!

Lorsque l'homme calomnié,
Loin du monde qui le réprouve,
Dans le délaissement retrouve
Un homme juste, une amitié!

Lorsque la fortune ennemie,
Lasse, après long-temps, de sévir,

Lorsque enfin, avant de mourir,
L'exilé revoit sa patrie!

Quand la douleur pleure tout bas,
Qu'auprès du lit d'une agonie
Vous voyez la femme qui prie! —
Quand la cloche tinte le glas! —

Quand on voit au fond d'un abyme
L'homme aux prises avec le sort,
Quand on voit conduire à la mort
L'innocent qu'on charge d'un crime!

Quand, après des jours débauchés,
Après offenses sur offenses,
Rêvant du Christ, de ses souffrances,
Nos yeux pleurent sur nos péchés!

Quand l'amant voit sur blanche couche
La jeune fille décéder,
Morte, elle semble encor garder
Un demi-sourire à la bouche!

Quand la veuve passe à prier
Toute la nuit, et qu'à l'aurore,
Se surprenant à vivre encore,
Ses yeux se mettent à pleurer!

Quand, dans une époque de doute,
Le poète inspiré du Ciel
Ne trouve qu'absinthe et que fiel
Au calice où sa lèvre goûte!

XI

Il faut que je parle la langue infirme et défaillante des hommes.

Paroles d'un croyant.

LES PASSIONS.

Le sang qui coule dans mes veines
Bat avec force leurs parois,
Comme l'onde, aux chaudes haleines,

Qui bout en des canaux étroits.
De plus en plus vite il serpente ;
Son ardeur, que l'instant augmente,
Jette le trouble dans mes sens ;
Et le délire qui s'allume
Comme la flamme les consume,
La flamme qu'excitent les vents !

Comme la mer qui, sur la grève,
Roule ses flots, monte à ses bords ;
Ainsi la passion soulève
Les éléments de mes transports.
Comme une irrésistible lame,
Ton élan atteint, ô mon âme,
D'incommensurables hauteurs ;
Et puis, de ces hauteurs sublimes
J'entrevois comme des abymes
D'impénétrables profondeurs !

Comme en ces régions, ces plages,
Où le Ciel lance sa fureur,
Il est des foudres, des orages
Dans les abymes de mon cœur.
Et l'intérieure tempête
Qui monte du cœur à la tête
A des tonnerres plus bruyants
Que celle qui passe à la plaine,
Renversant le robuste chêne,
Et de débris couvrant les champs.

Toujours au dedans de moi-mème
Des batailles et des combats,
Luttes d'acharnement extrême
Qui me livreront au trépas.
Je vous entends hurler sans cesse,
Comme bacchantes dans l'ivresse,
Passions, filles de mon sein!
Vous ressemblez, dans vos tourmentes,

A des cavales hennissantes,
Mordant de rage leur dur frein.

Mais voilà que mon âme cède
A des vents moins tumultueux;
L'émotion douce succède !
A des transports impétueux.
A travers mon âme calmée
Souffle une brise bien aimée,
Pleine des parfums les plus doux;
Et cette brise qui pénètre
Dilate les pores de l'être,
Souffle de l'amour, est-ce vous ?

Amour, amour c'est ton haleine
Qui berce et fait chanter mon cœur;
Le zéphyr qui passe en la plaine
Ainsi fait soupirer la fleur.

Ton mot, ton seul mot qu'on profère,
Dans la création entière,
Par tous les êtres, tour à tour,
Est répété plein d'harmonie :
L'amour, c'est le jour, c'est la vie!
Vie et lumière, c'est l'amour!

Paroles d'amour, mots d'ivresse,
Les plus doux du langage humain,
De mon cœur débordez sans cesse,
Comme l'eau d'un vase trop plein.
Si tes sons pouvaient, ô ma lyre,
Exprimer l'amoureux délire
Que dans mon âme je ressens!
Si tu pouvais jamais, fidèle,
En retracer une parcelle
Dans quelques uns de tes accents!

Peut-être, il serait beau d'entendre
Sur tes cordes vibrer ce son,
Et de ta note forte ou tendre
Jaillirait l'inspiration!
Peut-être, un souffle de génie,
Pour compléter ton harmonie,
Viendrait s'unir à tes accords!
Peut-être, sur l'aile d'un ange,
Tes chants, de cette impure fange,
Monteraient aux célestes bords!

Où sont les formes d'harmonie,
Où sont les langages puissants,
Les voix de douceur infinie
Qui me fourniront des accents!
Pour te révéler, ô mon âme,
Où sont les paroles de flamme

Où sont les mots mystérieux ?
Foudre, prête-moi ton délire;
Vous, brises, la voix qui soupire;
Prêtez-moi, vos concerts, ô cieux !

Mais silence, lyre cassée!
Tu n'as qu'un vain son discordant;
Ta note la mieux cadencée
Ne rend point ce que mon cœur sent.
En vain mon amour te caresse,
En vain, de ma main qui te presse,
Je te convie aux saints transports:
Ta corde résonne impuissante,
Et, pour remplir ma sainte attente,
Tu n'as que de mortels accords.

XII

Soutenez-moi avec des fleurs et des parfums, parce que je languis d'amour.

CANTIQUE DES CANTIQUES.

AMOUR DE LA JEUNE FILLE
POUR SON AMANT.

D'anneaux mes mains sont embellies,
Mon beau collier est son présent,
Ses perles fines et jolies
A ma gorge vont rayonnant.

J'aimerais moins avoir un trône,
Et ses palais et ses appas,
Être reine, porter couronne,
Que me trouver entre ses bras.

Son âme est mon palais de reine,
Mon beau jardin délicieux,
Mon paradis où je promène
Mes pas, mes pensers amoureux!

La nuit viendra, la nuit obscure —
Tout sera plongé dans l'oubli —
Tout dormira dans la nature —
Moi, je veillerai près de lui! —

Il sera là, sur cette couche,
Me parlant du ciel et d'amours! —

Nous nous promettrons, bouche à bouche,
L'espoir de nous aimer toujours!

A mes côtés il vient se rendre! —
J'ai senti ses baisers brûlants
En doux frémissements s'épandre
Et donner l'ivresse à mes sens!

Retardez, lueur de l'aurore,
Retardez-vous à l'horizon!
Soleil, ne parais pas encore,
Cache-nous encor ton rayon!

XIII

Montez sur ces hauteurs d'où les fleuves descendent.

Lamartine.

LES MONTAGNES.

Que le spectacle est beau ! — Que l'aspect des montagnes
Est imposant à l'œil ! — Au loin dans les campagnes
Leur chaîne se déroule, et semble être en ce lieu
Un immense sillon tracé du bras de Dieu.

Contemplez, de leurs pieds, leurs sublimes merveilles.
Il n'est point de grandeurs à leurs grandeurs pareilles!
Montez les visiter, et votre étonnement
S'accroîtra sans mesure, ira vous écrasant.
Les rocs sont sur les rocs en un tas effroyable,
Pêle et mêle entassés, désordre inexprimable!
Les voilà ces géants, ces rochers sourcilleux,
Gisant contre leur dos, dressant leur crête aux cieux.
Comme ils reposent bien sur leur base massive!
Comme ils redoutent peu que la foudre dérive
Sur leur front! — A la mer d'avoir l'immensité!
La montagne pour elle a la solidité.

Voyez, en leur auguste masse,
Ces granits, ces rocs sourcilleux:
Comme ils s'élancent dans l'espace
Avec cet air audacieux!
Leurs fronts, au dessus des nuages,

Des aquilons et des orages
Bravent la coalition ;
La sérénité les inonde,
Tandis que sur la terre et l'onde
Règne la désolation.

Voyez, çà et là, sur l'abyme
Le troupeau qui cherche à brouter;
Le berger, assis sur la cime,
A l'œil sur lui pour le compter.
Là, les toits pour abriter l'homme
Sont construits d'argile et de chaume,
Et comme un nid aérien
Le village pend de la sorte,
Un roc immense le supporte,
Le tenant comme sur la main.

Montagnes ! de neige éternelle

Qui couvrit vos fronts blanchissants?
Et l'onde vive qui ruisselle,
Qui la recéla dans vos flancs ?
Vos têtes qui vont éperdues,
Qui les éleva jusqu'aux nues? —
Qui posa votre fondement?—
Contre les autans et les bises
Quel bras vous a si bien assises,
Assises si solidement? —

L'azur se déroule en colonnes
Entre vos flancs, sur vos plateaux;
Vos pics, à la forme de cônes,
S'élancent à fronts inégaux.
Le regard plonge sans mesure
Sur vos longs tapis de verdure
Qui courent indéfiniment.
Il semble, au loin, que vos collines
Touchent aux demeures divines,

Qu'on monterait au firmament!

Comme de vives ciselures,
Vos flancs sont creusés de ravins,
Et vous portez sur vos ceintures
Des forêts immenses de pins.
Vos cimes, qui planent hautaines,
Vont dominant d'en haut les plaines,
Et respirent dans l'air du ciel;
Vos assises sont plus solides
Que les bases des Pyramides,
Que les fondements de Babel!

De l'immensité de ton onde,
De l'orgueil de ton flot amer,
D'être puissante sans seconde,
Cesse de te vanter, ô mer!
A son gré le vent te soulève,

XIII

Montez sur ces hauteurs d'où les fleuves descendent.

Lamartine.

La nature, à vos pieds, règne féconde et belle;
Et l'onde de vos flancs est son lait de mamelle,
Et les trésors d'hiver s'entassent sur vos fronts,
Et les flots engendrés roulent dans les vallons.
Montagnes! qu'il est doux, suave à nos poitrines
D'aspirer les parfums qu'exhalent vos collines!
Que le souffle de l'air est pur sur vos versants!
Et comme il vivifie et dilate les sens! —

Brises des monts, aux ailes incertaines,
Sur ces sommets que vos souffles sont doux!
Vous n'êtes pas si pures dans les plaines,
Et les parfums dont vous êtes si pleines,
Qui les a faits, d'où les rapportez-vous?

Si vous venez des rives éternelles,
Si vous avez vu les celestes bords,

Nous vous prions ! donnez-nous des nouvelles
De ce que font les âmes immortelles
De ceux, hélas ! que nous nommons les morts.

De vos parfums et de votre harmonie
Expliquez-nous les langages muets ;
Initiez notre âme à votre vie !
Dans votre essence intime, indéfinie,
On sent qu'il est d'ineffables secrets.

Vous embrassez ces monts de molle étreinte,
Et l'air s'emplit de vos bruissements.
Murmerez-vous le plaisir ou la plainte ?
Car votre voix mélodieuse et sainte
Semble imprégnée à ces deux sentiments.

Brises, bercez notre vallée amère !

Passez le soir, repassez le matin ;
Soufflez toujours ! — Que deviendrait la terre
Sans votre vent du soir, qui désaltère
Et verse au sol le calice trop plein !



Qui sait : les anges, quand des demeures divines
Ils viennent visiter nos terrestres collines,
S'ils ne choisissent pas, pour suspendre leur vol,
Les lieux dont les mortels n'ont point foulé le sol,
S'ils ne vont point s'abattre à ces cimes altières
Qui planent dans l'azur vierges et solitaires ?
Il convient, pour poser leurs pieds vierges, ailés,
Qu'ils aient une montagne aux flancs immaculés,
Et dans la solitude, aux lieux les plus agrestes

Et les plus retirés ces messagers célestes
Se plaisent à descendre, et se laissent montrer.
Souvent par la montagne on les a vus errer.
Il advenait, sortant de derrière ce chêne,
Qu'un ange apparaissait sous une forme humaine;
Et le berger, surpris de l'apparition,
Demeurait indécis s'il parlerait — ou non.



O montagnes, saintes vous êtes
Dans vos sentiers, dans vos chemins!
Vos déserts sont hantés par des hôtes divins.
Oh! j'ai toujours aimé de gravir sur vos faites,
De suivre vos sentiers en égarant mes pas.
Dans vos vallons, sur vos collines,

Vous gardez saintement les empreintes divines
Des anges venus ici bas!



Je ne rattache point au sol de la campagne
Mes premiers souvenirs : enfant de la montagne,
Je fus conçu par elle et porté dans ses flancs;
J'eus pour berceau le roc, pour caresses les vents.
J'aimais à parcourir ces monts, et sur leurs crêtes
J'aspirais les frimas, le souffle des tempêtes.
C'était de doux plaisirs, des voluptés du cœur,
Quand l'orage approchait, que sa noble fureur
Grondait autour de moi, battait les hautes cimes,
Emportait l'avalanche au travers des abymes! —
Il est beau d'assister au glorieux combat

Des éléments entre eux ! — Alors notre cœur bat
Et goûte avec transports la sauvage harmonie
Que composent la foudre et les vents en furie,
Et d'échos en échos la voix de l'élément
Se porte et retentit... Dieu lui-même l'entend ! —

XIV

Je vous ferais cent rondeaux chaque jour.

V. Voiture.

RONDEAU.

Si vous vouliez, un amour sans partage
Nous unirait tout le temps de notre âge.
Le Ciel vous fit en tout un corps charmant,
Rien n'y défaut à l'accomplissement :
L'amour seul peut l'embellir davantage.

Que je voudrais vivre en votre servage,
Boire à longs traits, avec vous, le breuvage
Des voluptés que l'on goûte en aimant,
Si vous vouliez!

De vous servir à point je ferai rage
De tous mes soins, mes forces, mon courage.
Pour un seul jour souffrez-moi votre amant! —
A mon amour permettre seulement
De vous donner l'irrévocable gage,
Si vous vouliez?

XV

Vous êtes toute belle, ô mon amie,
il n'y a point de tache en vous.

CANTIQUE DES CANTIQUES.

STANCES.

Telle qu'un jour elle s'offrit
A mes regards, telle à chaque heure
Le souvenir qui me demeure
La représente à mon esprit.

Lorsque je viens en sa présence,
Que j'entends le son de sa voix,
Je me sens troubler à la fois
D'amour, de crainte, d'espérance!

Parmi la foule ou loin du bruit,
Dans la ville ou sur la montagne,
Son portrait toujours m'accompagne,
Partout sa mémoire me suit.

A la voir marcher sur la terre,
Comme fleur passer sur les fleurs,
On dirait l'art des enchanteurs
Soutenir sa course légère.

L'air serein la suit en tous lieux:
S'il s'élevait une tempête,

Elle peut, relevant sa tête,
D'un sourire apaiser les cieux !

Quand elle va dans la prairie,
Les plus belles fleurs, sous ses pas,
Semblent perdre leurs vifs appas
Et se sécher de jalousie.

De son beau corps le clair ruisseau
Reçoit l'image dans son onde,
Et croit que c'est l'astre du monde
Qui vient se mirer dans son eau.

Tous les oiseaux sur son passage
La célèbrent dans leurs concerts ;
Et sur la terre, et dans les airs,
Chaque voix lui rend son hommage.

Pour les beautés que j'aperçois
Sur sa figure enchanteresse,
Nom de mortelle ou de déesse,
Je ne sais lequel je lui dois.

Non, la merveille la plus belle
Dont un regard puisse être épris
Perdrait son véritable prix
A venir se placer près d'elle.

De ses cheveux fins et jolis
Chaque boucle qui se dénoue
Retombe ondulant sur sa joue,
Comme un voile qu'elle aurait mis.

Entre leurs ombres se colore,
S'avance un front éblouissant,

Comme des rideaux du Levant
Surgit le rayon de l'aurore.

Ses sourcis courbés en arceaux,
Aux limites d'un front d'ivoire,
Chargent de trophée et de gloire
Deux astres, célestes flambeaux.

C'est là que la flamme étincelle
Au milieu de vagues d'azur ;
Sur le plan de ce miroir pur
Son âme se peint, se révèle.

Doux et puissant regard d'amour!
Ton feu de toutes parts m'assiége,
Et peut me fondre comme neige
Qui se fond au rayon du jour.

L'éclat d'une brillante étoile
A travers les ombres qui luit,
Le rais de l'astre de la nuit
Qui tombe si pur sur la voile,

N'ont pas la douceur de ses yeux.
Leur éclat, leurs beautés célestes,
S'offensent en ces lieux d'incestes,
Sont faits pour briller dans les cieux.

Ses lèvres aux douces haleines
Exhalent le parfum exquis.
Sa gorge a la blancheur du lis
Qui croît sur les bords des fontaines.

On voit comme sur le penchant
Sa double mamelle arrondie,

Sources et d'amour, et de vie,
Qui vont le monde fécondant.

Les yeux plongent avec ivresse
Sur ce sein aux divins appas ;
Les doigts ne seraient jamais las
A l'effleurer de leur caresse !

Pour qu'il ressorte encor plus beau
Tous les contours vers lui rayonnent,
Et des beautés qui l'environnent
Il emprunte un charme nouveau.

Ce sein s'abaisse ou se soulève
Dans son harmonieux contour,
Et nage dans les flots d'amour
Comme la tige dans sa sève.

L'éclat

A trav

Le r

Qu

Ne s'effacera de mon cœur,
Dussé-je vivre mille années !

XVI

**Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé ;
je l'ai appelé, et il ne m'a point répondu.**

Cantique des Cantiques.

N'êtes-vous pas la plus gentille ?
Que pleurez-vous, jeune beauté ? —

Qu'est devenu celui que j'aime,
Celui dont mon cœur est charmé !
Le perdant, ô douleur extrême !
Je perds la moitié de moi-même.
Qu'est devenu mon bien aimé ? —

Quel est celui que votre œil pleure,
Jeune fille au triste parler ?
Avant que le jour ne se meure,
Nous rechercherons sa demeure
Pour qu'il vienne vous consoler. —

Celui que mon amour réclame,
Vous le reconnaîtrez pareil

Au portrait qu'entrevoit la femme,
La nuit, dans les rêves de l'âme,
Et qui disparaît au réveil.

Parmi les enfants de la terre
Il est marqué du divin sceau ;
Il brille de tant de lumière,
Que parmi la céleste sphère
Nul astre comme lui n'est beau.

Sa tête est richement plantée
De cheveux noirs qui vont flottant
Comme une forêt agitée
Dont l'ombre, à l'entour projetée,
Recouvre le sol blanchissant.

Son front est ceint d'une auréole,

Sa lèvre est le siége des ris,
L'éloquence de sa parole
Verse le baume qui console
Et l'ivresse aux sens amollis.

Son œil autour de lui projette
Un feu mélancolique et doux ;
Son abord, d'une voix muette,
Nous parle d'amour et de fête,
Et son maintien brille entre tous.

Qu'est devenu celui que j'aime,
Celui dont mon cœur est charmé ?
Le perdant, ô douleur extrême !
Je perds la moitié de moi-même.
Qu'est devenu mon bien-aimé ?

XVII

Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes ;
les avez-vous vues, ces portes noires et ténébreuses?

JOB.

SUR LA FIN DE L'HOMME.

A BLAISE PASCAL.

Quel jour sera demain ? — O jour insaisissable !
Dieu cache l'avenir d'un voile impénétrable ;
Devant nos faibles yeux il a mis un bandeau.
Demain — c'est un rocher qui descend de la cime,

Un aigle qui s'élève ou plonge dans l'abyme,
Demain, un nouveau-né; demain, une victime,
La mort près d'un berceau!

De la félicité l'homme n'étreint que l'ombre:
Au dedans tout lui manque, au dehors tout l'encombre.
C'est en vain qu'il se livre aux traces du bonheur:
S'il a cru le trouver un instant sur la terre,
Une larme soudain vient mouiller sa paupière,
Lui dit que le bonheur n'a pas son sanctuaire
Dans le fond de son cœur.

Ces arbres dépouillés reprendront leur feuillage;
D'autres fleurs pareront l'aspect du paysage;
Au jour qui s'est éteint s'allume un autre jour;
La nature se meurt et renaît chaque année.

A l'homme seul il est la triste destinée
De voir de son printemps la rapide journée
S'écouler sans retour.

Des portes de la vie à celles de la tombe
Nous allons incertains comme feuille qui tombe.
Point d'ancre pour fixer le vaisseau de nos jours :
Sans cesse repoussé d'auprès de tout rivage,
Il vogue à la merci du flot et de l'orage,
Jusqu'à ce que la mort, par un dernier naufrage,
Vienne arrêter son cours.

Dans la tombe à la fin il nous faut tous descendre :
Ainsi, tout l'univers fût-il pour nous défendre,
De ceux qui ne sont plus nous subirons le sort.
Non, non ! nous ne pouvons enchaîner l'existence

Qui s'échappe de nous : et c'est dès la naissance
Que le temps, en courant, sonne la décadence
De l'homme vers la mort.

Quel pouvoir a la Mort! — Quel immense domaine! —
Tout plie et se soumet à sa loi souveraine;
Elle joue à son gré notre sort malheureux;
Tantôt pleine d'horreur, tantôt d'un air perfide,
Elle pose sur nous sa main froide, homicide:
Ainsi, sans pitié, joue avec l'oiseau timide
L'enfant capricieux.

Qu'est-ce donc que la mort? Afin de la comprendre,
J'ai voulu dans mes mains peser la froide cendre;
J'ai voulu reposer la nuit sur les tombeaux;
Des générations que ce séjour rassemble

J'évoquais de mes vœux tous les mânes ensemble,
Sans qu'une seule voix au son frêle et qui tremble
Murmurât quelques mots.

J'ai plongé mon regard au sein de la victime;
La nuit m'a vu prêter l'oreille sur l'abyme;
De l'ennemi farouche écrasé sous mes pas
J'ai provoqué l'esprit s'exhalant dans la rage;
J'ai vu du sang à flots, j'ai flairé le carnage.
Mais qu'est-ce que j'ai vu, sinon l'affreuse image
D'un immense trépas?

Voyez, contre ce mur, ce squelette tranquille.
A ses orbites creux, à son air immobile,
Vous allez tressaillir et détourner les yeux!
S'il allait, pour parler, redoubler sa grimace,

Qu'il prodigue si vite à l'humaine nature.
Cieux et mers passeront, et toute créature —
Et cet être orgueilleux,

Faible comme un roseau qu'un zéphyr déracine,
Resterait seul debout sur l'immense ruine!
D'où lui vient dans l'esprit ce superbe penser? —
Cette immortalité n'est qu'espérance folle,
Qu'un mot, qu'un vain jouet, dont son esprit frivole,
Dans le pénible ennui qu'il sent, qui le désole,
Se plaît à se bercer.

Vers l'immortalité si sa course s'avance,
Pourquoi sent-il alors languir son espérance;
Pourquoi voit-il aussi sa force s'affaiblir;
Pourquoi ce corps courbé sous le poids des années,

Et la tête et les mains vers la terre inclinées,
Qui semblent lui montrer où toutes destinées
Doivent s'ensevelir?

Mais si tu méconnais dans les œuvres du monde,
Dans la masse des cieux, dans la goutte de l'onde;
L'esprit dominateur en ces lieux répandu,
Impuissante raison, cesse aussi de prédire
A l'homme subsistant, qui pense et qui respire,
Qu'au delà du tombeau son être se retire
Au néant confondu.

Si de rien, rien ne vient, et si ton Dieu suprême
Est l'univers vivant s'expliquant par soi-même,
Ce n'est pas au néant que l'on peut retourner.
Qui pourrait nous ravir ce qui fait notre essence?

Quel atome, et par qui perdrait-il l'existence?
A moins qu'il ne fallût une moindre puissance
A ravir qu'à donner.

L'esprit humain, qui sait l'élément de son être?
D'où vient-il, qu'était-il avant qu'il fût à naître?
Qu'en sera-ce à la fin par delà le trépas? —
L'âme humaine pour soi se crée un autre monde.
Mais je cherche et recherche où cet espoir se fonde;
Question d'outre mort, en tous sens je te sonde:
Le jour ne me luit pas.

Quel fruit porte la mort, et qu'enfantera-t-elle?
Sera-ce le néant ou la vie immortelle,
D'âge en âge toujours l'un et l'autre promis? —
Le Christ, Dieu des chretiens, ce vrai Dieu que j'implore

Peut seul me révéler ce secret que j'ignore,
Et lui seul peut ouvrir les portes de l'aurore
Sur les morts endormis.

Parle, parle, Seigneur ; de ma lyre muette
Fais jaillir ces accents qu'autrefois le prophète
Entendait malgré lui résonner sous ses doigts :
Et mon cœur frémira sous ta sainte influence,
Et le doute accablant qui me suit, qui t'offense,
Soudain évanoui, soudain mon espérance,
Te répondra : Je crois !

XVIII

Et il sortira un rejeton de la tige de Jessé,
et une fleur naîtra de sa racine.

ISAÏE.

LE CHRIST.

Une femme de la Judée
A l'âme pure, au chaste flanc,
Dans la crèche à peine accordée

Dépose son premier enfant.
Cet enfant d'amour, d'espérance,
Naît dans la complète indigence,
N'a pour langes que des haillons.
Création, œuvre immortelle,
Que tu me parais sainte et belle
Sur ce lit de paille et de joncs!

Il naît à la plus humble place,
Comme un de nous le plus petit,
Aux jours de la saison qui glace,
A l'heure froide de minuit.
Vivra-t-il ? Le froid fend les dalles,
La neige tombe par rafales,
Le vent roule ses gros flocons :
Pour retrancher cette existence
Un rien suffit; que peut l'enfance,
La fleur, contre les aquilons ?

Il vit ! c'est l'enfant des miracles
Que le pardon nous réserva !
Il vit ! c'est le fils des oracles,
Des oracles de Jéhovah !
Comment s'alarmer pour sa vie ?
Et de Joseph , et de Marie ,
N'a-t-il pas les soins , les amours ?
D'anges une troupe invisible
Lui fait une garde invincible :
Qui pourrait détruire ses jours ?

Jamais mémorable naissance
De fils de roi , de potentat ,
Jamais le berceau d'une enfance,
Selon l'esprit , n'eût tant d'éclat.
Il fut prédit des Saints Poètes ,
Des patriarches , des prophètes ,
Qui lisaient l'avenir des temps.
Des nations , dans la tourmente ,

Il était cette longue attente
Qui datait de quatre mille ans.

Pour saluer ses destinées
Les rois viennent de lointain bord;
Leurs têtes tombent inclinées
Vers la couche où cet enfant dort.
Ils savent que dans cette étable,
Où tout le rend méconnaissable,
Est né le roi des nations;
Que, dans ce misérable gîte,
Ce pauvre nouveau-né mérite
Des rois les adorations. —

Alors, comme un trait de lumière,
Une rumeur vague prit cours
Parmi les peuples de la terre,
Pressentiment de nouveaux jours!

L'humanité dans la tourmente
Touchait au terme de l'attente;
Son espérance tressaillait !
Car un Homme-Dieu, le Messie,
Sur les rives de notre vie
Abordait et se révélait !



Quel est cet enfant ? — Sur l'épaule
Flottent épars ses longs cheveux ;
Son front candide et radieux
Semble être ceint d'une auréole.
Il fait des pas ;
Sa taille se balance molle :
Quel est ce jeune homme là bas ?

Sous une influence céleste,
L'air mélancolique et modeste,
Il s'avance sur le chemin.
La foule s'ouvre à son passage ;
Chacun le regarde au visage;
Et jamais aussi belle image
Ne s'offrit au regard humain.

Glorieux est l'homme son père!
Heureuse la femme sa mère !
Se disent les sexes épris.
Autour de lui la foule augmente;
Son nom se répand, se commente...
C'est le Fils!... c'est Lui!... notre Attente!...
Par la foule on entend ces cris.

Comme il apparaît avec grâce!
Par tous les lieux où son pied passe

Il attire tous les regards !
Il monte les degrés du temple;
Dans l'enceinte où tout le contemple
Il s'assied, écoute l'exemple
Qu'enseignent d'antiques vieillards.

Il se leva : dans l'assemblée
Courut une rumeur mêlée
D'approbation et d'émoi !
Ses lèvres pour parler s'ouvrirent :
Et les assistants tressaillirent,
Et ses paroles confondirent
Prêtres et docteurs de la loi.

Les murs, les colonnes du temple,
Dans l'attitude qui contemple,
L'ont écouté lorsqu'il parlait ! —
On eût dit une grande aurore,

Qui sur le monde allait éclore! —
Mais le temps n'était pas encore,
Le temps marqué qu'il attendait.

Il disparut aux yeux de la foule ravie;
Et, rentré dans l'obscurité,
Aux plus humbles travaux il consacra sa vie,
Accomplissant l'humilité.



Qu'était-ce alors du monde? Entraîné par les crimes,
Le monde aventurait ses pas sur les abymes,
Comme un vaisseau sans voile et sans boussole errant
Qu'entraînent les récifs, que le naufrage attend.

Depuis quatre mille ans les choses et les hommes
Vieillissaient, empiraient sur la terre où nous sommes :
Malade d'un grand mal qu'elle portait au sein,
La triste humanité se penchait au déclin.
Le Péché, de l'erreur et de la mort le père,
Soufflait dans les esprits les restes de lumière ;
Et la raison, confuse en cette obscurité,
Mêlait et confondait mensonge et vérité.
Raison, flambeau de l'homme, en ces temps de démence
L'ombre t'environnait de tourbillons bien denses ;
Tes rayons, le reflet des divines splendeurs,
Donnaient par intervalle à peine des lueurs.
Mais l'ombre s'allongeait, mais une nuit profonde
Menaçait par degré d'aller couvrir le monde ! —

Relevez-vous enfin, peuples dans l'ombre assis!
Relevez-vous : voici venus les temps promis,
Les temps de votre délivrance.
De nouveaux jours pour vous vont changer le destin;
Regardez blanchissante aux sources du matin
L'aurore de l'intelligence!

Eh! relevez-vous donc! qu'attendez-vous encor?
La nuit est dissipée, et vaincue est la mort!
Voici le jour! voici la vie!
Levez-vous, levez-vous! voici l'homme puissant,
Dont la seule parole est un glaive perçant
Qui donne la mort à l'impie!

Le voilà cet homme divin,
Le Ciel lui-même le contemple!
Vous le reconnaissez pour l'avoir, dans le temple,

Vu dans l'âge encore enfantin.
C'est bien lui ! Mais plutôt c'est la même lumière !
Il rejette à présent le voile du mystère ;
A trente ans de sa vie il reparaît enfin !

❋

Au peuple, en de simples paroles,
Il exposait la vérité ;
Il employait les paraboles
Pour être à sa proximité.
Dans une peinture sensible
Il lui retraçait l'invisible ;
Il abaissait jusqu'à ses yeux
L'éclat des divines lumières,
Les vérités, les hauts mystères
Qui s'accomplissent dans les cieux.

Sur le sable comme sur l'onde,
Dans le temple comme en plein vent,
Aux petits comme aux grands du monde
Il prêchait indistinctement:
De tous il se faisait comprendre;
Le peuple, ravi de l'entendre,
Autour de lui pressait ses rangs ;
Les femmes, pour lui rendre hommage,
Jetaient des fleurs sur son passage,
Et les hommes leurs vêtements.

Il parlait ; et son divin verbe
Troublait le sage et le savant,
Convainquait leur raison superbe
Et de folie et de néant.
Il résumait en quelques pages
Le savoir que le cours des âges
Avait mené jusques au port ;
Et les consolantes maximes,

Et les pensers les plus sublimes,
Ne lui coûtaient aucun effort.

Il rendait ses leçons publiques
Parmi la foule de Sion;
Il enseignait sous les portiques
De David et de Salomon;
Interprète des écritures,
Dévoilait leurs lettres obscures,
Rétablissait le sens des lois.
Sa pénétration profonde
Embrassait tout l'ordre du monde,
Le ciel et la terre à la fois.

Il donnait le sens des ouvrages
Que l'œil contemple dans les cieux,
Et déroulait les saintes pages

De ces versets mystérieux.
Et puis, dans la goutte de l'onde,
Il analysait tout un monde,
Et sondait de son œil perçant
Jusqu'aux profondeurs infinies
Que les deux natures unies
Renferment dans l'être pensant.

Jamais, sur la terre où nous sommes,
Datez de la création,
Jamais sage parmi les hommes
Ne porta si haut la raison.
Nul penseur en philosophie,
Nul poète au puissant génie
N'en obtint de pareils pouvoirs !
Non, de Socrate la morale,
Dont la beauté fut sans égale,
N'enseigna d'aussi saints devoirs !

Il commandait — et la tourmente
Soudain laissait tomber ses flots !
Il commandait — sa voix puissante
Du monde éveillait les échos !
Les corps inertes, la nature
Semblait l'approuver du murmure !
Et sa voix, qu'entendaient les morts,
Redonnait la vie à la cendre !
Les anges, ravis de l'entendre,
Se penchaient des célestes bords !!!



Cet homme a tant d'éclat, de grandeur, d'excellence,
Joignait l'humilité !
Joignait l'égalité !
Jamais rebuta-t-il quelqu'un de sa présence ?

Il laissait les enfants s'approcher jusqu'à lui ;
A leur timide crainte
Il tendait sa main sainte,
Et leur prêtait encor ses genoux pour appui.

Sa voix leur inculquait, douce comme la soie,
Les saints devoirs de fils,
Disant qu'au Paradis,
L'obéissance était aux anges une joie.

L'amour, la charité, s'épanchaient de son sein
Comme une onde s'écoule. —
Il nourrissait la foule
Accourue après lui, qui ressentait la faim.

Il fut touché du sort de la femme adultère ;
Il prit sa cause en main,
Quand au Pharisëen
Il défia d'oser lui jeter une pierre.

Il déchira le masque à chaque accusateur ;
Il mit à nu l'envie,
La lâche hypocrisie,
Qui s'essayaient par ruse à surprendre son cœur.



Il acceptait comme richesse
Le verre d'eau qu'on offre en don ;

Il pardonnait la pécheresse :
Miséricordieux pardon ! ! !

De sa robe on touchait les franges :
Il accordait la guérison.
Il se dérobait aux louanges
Que l'on publiait à son nom.

Il n'eût pas éteint dans la lampe
Le dernier éclat vacillant,
Ni du faible insecte qui rampe
Écrasé la vie en passant.

Sans acception de personne
Il distribuait ses regards.
Sa main laissait tomber l'aumone,
Aux plus pauvres les grandes parts.

Il donnait, mais non la richesse
Que l'on fait consister dans l'or;
C'était plus : c'était la sagesse,
La vérité, divin trésor.

La vérité, pure et sacrée,
Ainsi que le flot des torrents
Tombait de sa lèvre inspirée
Sur les cœurs vides, ignorants.

Une gloire sainte, inconnue,
Perçait, illuminait son front,
Comme l'aurore sous la nue,
Comme un soleil derrière un mont.

Son amour, océan d'abymes,
Débordait à flots, sans tarir,

Pour laver les taches de crimes
Dont l'homme avait pu se couvrir.

Cet amour vaste de son âme
Lui fit offrir sa vie en don,
Et mourir sur la croix infâme,
Payant à Dieu notre rançon,

Qui n'eût tout bravé pour le suivre
Et sur le sable, et sur le flot! —
Auprès de lui, mourir ou vivre,
Qui n'eût trouvé le destin beau!

Heureux les temps qui l'ont vu naître,
Et les lieux qu'il vint fréquenter! —
Oh! si la terre eût su connaître
Celui qui vint la visiter!!!

Que cet homme était grand! il était plus qu'un homme ;
Et tous ces grands esprits que le monde renomme,
Qu'un siècle à l'autre siècle apporte encor plus grands,
Que sont-ils près de lui, mesurés à sa taille?
Ce que sont des roseaux, ce que des brins de paille
Sont aux cèdres géants !

Pourtant, né de la femme, accessible à la peine,
Il portait comme nous toute souffrance humaine :
Il était pauvre, seul, sans foyer, sans appui,
Sur la terre flottant comme l'algue sur l'onde,
N'ayant où reposer, et les puissants du monde
Conspirant contre lui !

Monarque, il n'avait point des gardes à ses portes,
Ni comme vous, ô rois, d'imposantes cohortes
Pour paraître en public, pour escorter vos pas.

Vous avez des palais, vous portez des couronnes,
Et vous croyez qu'il faut pour étayer vos trônes
Des glaives et des bras?

Mais lui, jugeant d'en haut cette pompe éphémère,
Connaissant le néant des grandeurs de la terre,
N'appuyait point son bras sur d'autres bras charnels;
Il élevait son âme à la céleste voûte,
Et voyait devant soi, pour éclairer sa route,
Les flambeaux éternels.

La justice et l'amour lui ceignaient la ceinture;
La sainteté faisait sa force, son armure;
Par la parole seule il était tout-puissant.
Brise et foudre à la fois, sa voix, sa voix puissante,
Flattait l'âme du juste et jetait l'épouvante
Dans le cœur du méchant.

Le voir c'était l'aimer ! sa personne était pleine
D'éclat mystérieux, de beauté surhumaine !
Un attrait inconnu lui gagnait chaque cœur ;
D'instinct les orphelins l'abordaient comme un père,
Et lui laissait tomber sur eux, de sa paupière,
Des regards de douceur.

Du bonheur des humains il faisait son étude ;
Tout ruisselant d'amour et de mansuétude,
Il passait sur la terre en versant ses bienfaits ;
Rien comme lui n'était bon, doux, saint et sublime !
Et les Juifs l'ont tué !... l'ont choisi pour victime,
Comme un homme à forfaits ! —

Ils prononçaient son nom comme un nom qu'on abhorre,
Et ce nom a volé du couchant à l'aurore,
Et ce nom sur la terre a lui de toute part,
Et ce nom c'est la vie ; et, d'époque en époque,

[illegible] toute bouche l'invoque,

[illegible] !

XIX

Femmes passèrent la nuit en prières.

Hist. des Croisades.

LA PRISE DE JÉRUSALEM.

(*FRAGMENT LYRIQUE.*)

LE PRÊTRE.

En ces lieux saints, à l'heure où se lève l'aurore,
Pour nous tous, ô mon Dieu, je t'invoque et t'implore !

Partis de l'Occident, nos pas sont arrivés
Sur la terre témoin de nos péchés lavés.
Les frères, les amis, le foyer, la patrie,
Nous avons tout quitté, te vouant notre vie ;
Et la faim et la soif, la longueur du chemin,
Nous avons tout souffert pour remplir ton dessein.
C'est ici le berceau de la foi de nos pères ;
Encor plus que nos bords ces rives nous sont chères !..
Encourage, soutiens ces soldats de la croix ;
Leurs bras se sont armés pour ta cause, à ta voix ;
Conduis-les à l'assaut, sois le Dieu des batailles,
Et comme à Jéricho fais crouler ces murailles !...

. . . .

. . . .
. . . .
. . . .

CHOEUR DE FEMMES.

UNE VOIX.

Il nous faut de Marie invoquer le secours.

UNE AUTRE VOIX.

Elle est mon doux refuge, et le sera toujours !

UNE AUTRE VOIX.

Pendant tout le cours de ma vie
Si ma bouche et mon cœur pouvaient cesser jamais
D'invoquer le nom de Marie,
Que ma langue plutôt s'attache à mon palais.

UNE AUTRE VOIX.

Elle est l'étoile de l'aurore,

L'étoile de salut qui luit aux matelots ;
Elle intercède, et, sur les flots
Prêts de tout engloutir, l'arc-en-ciel se colore !

UNE AUTRE VOIX.

Protége-nous du haut des cieux,
Exauce des chrétiens les vœux et les prières ;
Nous venons racheter les lieux
Où la mort te coûta tant de larmes amères.

UNE AUTRE VOIX.

Fléchissons les genoux :
Nous avons devant nous
Le Golgotha ! — cette cime sacrée
Où Marie éplorée
S'inondait de ses pleurs ;
Le Golgotha ! — cette montagne sainte
Où sa voix presque éteinte

Murmurait ses douleurs.

UNE AUTRE VOIX.

Qui la rendait inconsolable? —
Du trépas de son fils le spectacle cruel!
Son fils, qu'on trahissait, qu'on disait criminel,
Mourait de la mort du coupable!

UNE AUTRE VOIX.

Combien jadis en ce lieu révéré
Tu répandais de soupirs et de larmes!
Le deuil alors obscurcissait tes charmes. —
Tendre Marie, au pied du mont sacré,
Qui te rendait inconsolable?

LE CHOEUR.

Du trépas de son fils le spectacle cruel!

D'une mère elle avait tout l'amour maternel.
Son fils, qu'on trahissait, qu'on disait criminel,
Mourait de la mort du coupable!

UNE AUTRE VOIX.

D'une mère à son fils amour inséparable!

UNE AUTRE VOIX.

A chaque coup de mort que donnait le marteau
Tous ses sens frémissaient, et chaque coup nouveau
Dans son cœur tendre
Venait se rendre,
Comme un bruit rendu par l'écho.

UNE AUTRE VOIX.

O retentissement et lugubre et sonore!!!

LA PLUS JEUNE.

Que devint-elle après?...

UNE AUTRE VOIX.

Elle vécut encore,
Pour prier, elle aussi, pour l'homme son bourreau;
Mais triste, inconsolable, elle vit ses années,
Comme des fleurs fanées,
Passer vite au tombeau.—

UNE AUTRE VOIX.

La trompette guerrière,
Le choc des combattants,
Les cris, sur la poussière,
Des soldats exprirants!
Entendez-vous?—

UNE AUTRE VOIX!

O Ciel, que ce fracas des armes
Vient jeter dans mon cœur de soudaines alarmes !

UNE AUTRE VOIX.

O Dieu, souffriras-tu que de tes ennemis
La sacrilége barbarie
Triomphe! que le peuple à tes ordres soumis
Tombe sous la main de l'impie!

UNE AUTRE VOIX.

Qu'aujourd'hui, sous nos coups,
S'écroulent ces murailles!
Que l'ennemi se cache devant nous!
Que l'effroi le saisisse au fond de ses entrailles!

UNE AUTRE VOIX.

Du fils du Dieu vivant que ces blasphémateurs
Meurent dans le combat, percés de traits vengeurs.

XX

Tout le divan, à Bagdal, versa des larmes au récit lamentable des malheurs de Jérusalem.

HIST. DES CROISADES.

APRÈS LA PRISE DE JÉRUSALEM.

(*LE POÈTE ARABE.*)

Malheur, malheur à nous! — La flamme dévorante
Consume nos maisons, nos remparts renversés!
Malheur, malheur à nous! — La mort et l'épouvante
Poursuivent nos soldats vaincus et dispersés!

Jérusalem ! séjour d'horreur et de carnage,
Le sang de tes enfants ruisselle sous les pas;
Le farouche ennemi désaltère sa rage,
Assouvit sa fureur dans leurs sanglants trépas.

Ascalon ! Ascalon ! sur tes sables arides
De cent mille héros tout le sang s'est versé;
Les déserts, ni les flots, ni les chameaux rapides,
N'ont pu les dérober au glaive courroucé.

Afdal, qui commandait, Afdal, si fier naguères,
Contemplant cette mort du sommet d'une tour,
Exhale sa douleur en paroles amères,
Blasphème Mahomet, l'invoque tour à tour !

De nos frères, hélas ! cette plaine est couverte !
Ceux qu'épargne la mort gémissent dans les fers.

Ils sont grands nos malheurs ! elle est grande la perte
Sur qui tout l'Orient pleure des pleurs amers !

Échappée à la mort, échappée à l'outrage,
La vierge a pris la fuite à pas précipités. —
Tout au fond du désert, en voilant son visage,
Elle pleure, et les pleurs flétrissent ses beautés.

Hier, ses doigts distillaient les parfums de l'amphore !
Hier, elle reposait sous des berceaux de fleurs !
Hier, elle se montrait dans l'éclat de l'aurore,
Et voyait à ses pieds de nombreux serviteurs !

Hélas ! seule à présent, seule, sans nourriture,
La détresse lui fait pousser un cri perçant :
Par ses cris attirée, et cherchant sa pâture,
L'hyène accourt, rugit au festin de sa dent...

La Croix a fait pâlir le Croissant du Prophète ;
La mosquée en gémit ; le Coran sur le seul
Est exposé, non plus comme en un jour de fête,
Mais ainsi qu'en des jours de terreur et de deuil.

Calife de Bagdad, pleure, pleure, ô calife !
Regarde autour de toi !... Tu ne vois que débris ! —
Pleure comme guerrier, pleure comme pontife :
Ton armée est détruite, et tes temples détruits !

XXI

Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très bonnes.

De ceux qui s'y sont ajoutés. —
Du sommeil quittant les amorces,
L'homme, réparé dans ses forces,
Va reprendre ses durs labeurs ;
Pour accomplir sa destinée,
Il sanctifiera sa journée
En la mouillant de ses sueurs !

Le soleil monte, et dans l'espace
L'œil découvre son horizon,
Et par degrés l'ombre s'efface,
Le sol tiédit sous le rayon.
Déjà de plus chaudes haleines
Sur les coteaux et dans les plaines
Tombent à la moitié du jour ;
La terre s'entr'ouvre et palpite,
Et ses artères battent vite
Comme sous un baiser d'amour.

Amoureusement oppressée,
La nature exhale un transport,
Et, pour traduire sa pensée,
Semble faire un visible effort.
Elle a dans tout un sens intime,
Dans chaque objet sa voix s'exprime
Par la couleur ou par le son ·
Tout ce qui vit dans la nature
Compose, selon sa mesure,
Un hymne à la création!

Le soir se fait : le vent se lève
Pour caresser plantes et fleurs,
Et rendre abondante la sève
Qui tarissait par les chaleurs.
Pendant la nuit, dans le mystère,
Le ciel et l'air, l'onde et la terre,
Se donnent leur embrassement.

Au matin, on voit la rosée,
Sur l'herbe et la feuille posée,
Reluire comme un diamant.

Tout est harmonie en ce monde!...
La nuit converse avec le jour;
Sur la grève, le sable et l'onde
Se livrent un baiser d'amour;
Des eaux, des vents, de la poussière,
S'exhale comme une prière,
Sainte oraison des éléments!
Par des moyens divers des nôtres
Ils s'appellent les uns les autres,
Et forment des attachements.

Ce roc distille sous sa voûte
L'eau qu'il recèle dans son sein;

Ainsi s'épanche goutte à goutte
Le pleur que contient l'œil humain.
Ce fleuve qui poursuit sa rive
Roule tantôt l'onde plaintive,
Et tantôt les flots écumeux ;
Des monts il tombe dans la plaine,
Et déroule une longue chaîne,
Comme un serpent ses plis nombreux.

Vous entendez dans le feuillage,
Quand le vent le fait tressaillir,
Comme une voix, comme un langage,
S'élever et puis défaillir. —
Qu'exprimez-vous, feuilles d'automne?
Quel sens voulez-vous que l'on donne
A vos plaintifs bruissements?
Pressentez-vous le sort suprême
Dans votre teint qui devient blême,
Vous si fraîches dans le printemps!

Oh! que j'aime appliquer l'oreille
Aux accents qu'engendrent les corps!
Leur voix m'appelle et me réveille
De l'ennui de ces sombres bords.
Et, sans cette voix qui murmure
Dans chaque objet de la nature,
Que seraient pour moi ces bas lieux?
Des catacombes monotones,
Où les traits des mortes personnes
Se fixeraient silencieux!

Si tout n'est que voix sur la terre,
Si la musique est dans les vents,
Et si chaque grain de poussière
A son harmonie au dedans;
Quels doivent être les langages,
Les saintes paroles d'hommages
Que Dieu fait proférer aux cieux!
Des sons dont nous n'avons que l'ombre

S'échappent des astres sans nombre.,
Sons sublimes, mystérieux!

A travers ces régions profondes
De l'espace inconnu des airs,
Où sont des mondes sur des mondes,
Incalculables et divers,
Quels vastes concerts d'harmonie
Roulent les sphères infinies,
Quand chacune n'aurait qu'un son!
Oh! quelle mélodie étrange
Pour l'oreille même de l'ange,
Que l'immense création!!!

XXII

**Dieu fit deux grands corps lumineux :
le plus grand pour présider au jour.**

L'ASTRE DU JOUR.

Le soleil, roi du jour, éclate dans les airs,
Comme un vaste incendie éclairant l'univers.
Aussi bas vers la terre il baisse la lumière,
Aussi haut il l'élève au dessus de sa sphère.

Connaissez-vous son poids, sa mesure ? sait-on
S'il est une limite à son dernier rayon ?
Sans jamais s'épuiser il éclaire le monde;
Le jour versé remonte à sa source féconde,
Foyer toujours ardent, immense, universel !
Mais n'étant qu'un reflet de l'œil de l'Éternel !...

. . . .

. . . .

XXIII

Et le plus petit pour présider à la nuit.

L'ASTRE DES NUITS.

La nuit vient : c'est l'heure où, derrière la colline,
Le soleil comme un dieu plein de gloire s'incline ;
L'heure où le laboureur, abandonnant les champs,
Regagne son foyer, le corps las, à pas lents;

L'heure où le voyageur, pressant son pied agile,
Se hâte d'arriver aux portes de la ville.—
Mais que cette campagne a d'aimables séjours,
De sites variés, d'harmonieux contours!
Que ces lieux sont riants! que l'aspect dans la plaine
Est beau! que les zéphyrs soufflent à molle haleine! —
Or nous restons ici, soyons seuls à rêver:
Nous allons de quelque astre épier le lever.
L'ombre s'accroît; la nuit à mesure s'avance,
Et, rejetant le jour, étend son voile immense.
Le calme autour de nous tout entier s'établit;
La terre se recueille et n'a plus aucun bruit.
Mais pourquoi ce repos, cette paix solennelle?
Qui donc commande ainsi l'attente universelle,
Quand l'ombre dans ses plis tient les mondes ployés?
Tournez à l'horizon vos regards, et voyez:

L'amante des nuits, qui se lève,
Commence à blanchir l'horizon;

Son disque à moitié se soulève,
Et lance son premier rayon.

Dans un doute elle se balance
Sur les confins de l'Orient : —
Elle se résout, et s'avance
Avec sa tunique à fond blanc.

Ainsi la belle fiancée,
En sortant du lit nuptial,
Fait des pas comme embarrassée,
Et rougit d'un front virginal. —

Elle monte, elle monte auguste
Les degrés éclatants des cieux.
Elle est suivie, en reine illustre,
D'un satellite radieux.

Sa taille, arrondie à la vue,
Se balance amoureusement,
Et se laisse voir toute nue:
La pudeur est son vêtement.

Elle se berce, elle surnage
A travers les airs spacieux,
Dans un océan sans rivage,
Dans l'espace infini des cieux.

On la dirait une nacelle
Qui flotte sur un lac d'azur,
Une colombe qui de l'aile
Plane dans l'air limpide et pur.

La voilà qui luit tout au faite
De la voûte de l'univers ;

Sa lueur bénigne et muette
Adoucit l'âpreté des airs.

Elle jette une teinte douce
Sur tous les objets de ce bord.
Son rayon à travers la mousse
Glisse, folâtre, et puis s'endort.

Dans le silence recueillie,
Elle aime ainsi de voyager ;
Les songes, la mélancolie,
Sur ses pas semblent voltiger.

Le pauvre grillon la fredonne
En tirant de son aile un bruit ;
Oh ! j'aime son chant monotone
Dans le silence de la nuit.

Ce chant qui jaillit des prairies
Dans mon âme émeut des transports,
Plus que toutes les harmonies,
Mieux que tous les savants accords.

Que ne puis-je, ô sphère charmante,
Te composer un noble chant!
Mais, plus que l'insecte qui chante,
Ma voix a le son discordant.

Le poète trouve l'extase
A la source de ton rayon ;
C'est de tes doux feux qu'il s'embrase,
Que lui vient l'inspiration.

Si t'aimer d'amour le plus tendre
Suffisait!... Mais que suis-je, moi?

Quel hommage puis-je te rendre
Qui ne soit indigne de toi ?

Néanmoins ma voix, de la terre,
Élève à toi ce chant d'amour :
Entends-le, si l'humble prière
Peut monter jusqu'à ton séjour.



Oh ! reviens chaque nuit, mon amante adorée !
Je reviendrai te voir à la courbe azurée
Où ton pied suspendu glisse si mollement.
Mes yeux, illuminés de ton rayon charmant,
Te suivront dans ta course à travers le nuage,
Pour ton teint de pâleur t'aimeront davantage.

J'aime à me trouver seul, solitaire, en ces lieux;
J'aime à te contempler d'un regard amoureux.
De tes demi-clartés, du règne du silence,
Je ressens dans mon cœur une douce influence.
Le doux rayon qui tombe en mes sens ulcérés
Apaise la douleur; mon âme, par degrés,
Quitte les lourds pensers, les soucis de la vie,
Pour les pensers flottants de vague rêverie,
Et mon âme en extase abandonne le corps,
Et s'élève, et s'épure, et vit dans d'autres bords!



Si je vais visiter, la nuit silencieuse,
Les champs de nos regrets, la terre précieuse
Où sont ensevelis les os de nos aïeux,
Que de pensers touchants! quel tableau sous mes yeux!

Au firmament d'azur scintillent les étoiles ;
La lune, au front d'argent, comme de blanches voiles
Revêt de ses rayons le sépulcre et ses bords ;
Phanal mélancolique allumé sur les morts ! —
Elle semble avant tout goûter leur paix profonde,
Des flots de ses clartés doucement les inonde,
Et son front, en luisant des cieux sur le cerceuil,
Semble pâlir encore et se charger de deuil.
A travers le gazon qui verdit sur la tombe
Joue et glisse sans bruit chaque rayon qui tombe.
Les morts et ces rayons établissent entre eux
D'intimes entretiens en mots mystérieux !...

. . . .

. . . .

XXIV

Il fit aussi les étoiles, et il les mit dans le firmament du Ciel pour luire sur la terre.

LES CIEUX.

Oh ! dans ces demeures si belles
Que ne puis-je aller habiter !
Que ne puis-je trouver des ailes
Capables de m'y transporter !

J'aime, dans la nuit sombre,
Quand tout dort en ces lieux,
A voir les feux sans nombre
Qui scintillent aux cieux,
Alors que, solitaire,
Rien ne saurait distraire
Mes pensers, mes regards.
Que de douces pensées,
Aux heures avancées,
Naissent de toutes parts!

Cieux, ô divins spectacles
Sur nos têtes penchés!
A vos saints tabernacles
Mes yeux sont attachés.
Vos pompes magnifiques,
Ainsi qu'aux jours antiques,
Eclatent chaque nuit!
De vos splendeurs lointaines

Les mers, les monts, les plaines,
Tout l'univers reluit!

Que de magnificence,
D'or et de diamant! —
Que d'ordre et de cadence
Dans tout le firmament! —
La lune épand le doute,
La comète a sa route,
L'étoile a son rayon
Aussi brillant encore
Qu'à la première aurore
De la création.

Oh! dans ces demeures si belles
Que ne puis-je aller habiter!
Que ne puis-je trouver des ailes
Capables de m'y transporter!

Dans un étroit espace,
Toute chose ici-bas
Se ternit et s'efface:
Les cieux ne changent pas!
A l'azur de leur robe,
Qui ceint de loin ce globe,
Voyez s'il est un pli!
Et si dans leur couronne
Qui six mille ans rayonne
Un seul astre a pâli!

Non, et plus je contemple
Cette voûte, la nuit,
Et plus le divin temple
A mes yeux rajeunit.
Il rajeunit quand l'homme
Aux profondeurs du dôme
Découvre astre nouveau!
Il rajeunit encore

Quand l'âme s'évapore
Vers le séjour d'en haut?

Dans leurs vastes carrières,
Par l'infini des cieux,
Entendez-vous des sphères
Les sons harmonieux?
Ces sons se communiquent,
Se comprennent, s'expliquent
Par de secrètes lois.
Oh! mystère que j'aime,
Les grains du sable même
Ont leurs intimes voix!

Ces flammes éternelles,
Dans leur immensité,
Réfléchissent entre elles

Leurs tremblantes clartés ;
Et chacune en silence
Brûle à la voûte immense
Sous l'œil de l'Éternel,
Comme la lampe sainte
Qui veille dans l'enceinte
Pour éclairer l'autel.

Que j'aime à voir la voûte
Où l'étoile me luit,
Où l'astre dans sa route
Gravite avec un bruit !
Le bruit de chaque sphère,
Sur le rais de lumière,
Parvient jusqu'en ces bords ;
Et ce bruit, ô merveille,
Apporte à mon oreille
D'ineffables accords !!!

O sphères infinies,
Qui vibrez dans les airs,
Vos saintes harmonies
Débordent l'univers.
Vous louez votre Maître!
Du nom de ce Grand Être
Que rien ne peut tenir
Vous emplissez l'espace,
Et votre voix n'est lasse
Jamais de le bénir!

Oh! dans ces demeures si belles
Que ne puis-je aller habiter!
Que ne puis-je trouver des ailes
Capables de m'y transporter!

Ici-bas où nous sommes,
Chaque mot, chaque son,

Dans la bouche des hommes ,
Sent l'altercation.
Mais vous , célestes sphères ,
Ni haines ni colères
N'entrent dans vos propos ;
Votre parole est douce
Comme à travers la mousse
Le murmure des eaux.

Ces sublimes ouvrages
De la création
Parlent mieux que les sages
A ma conviction.
Leur livre que j'épelle
Eblouit ma prunelle
De ses lettres de feu ;
Sur chaque page immense
Le savoir , l'ignorance ,
Lisent QU'IL EST UN DIEU ! —

Oh ! dans ces demeures si belles
Que ne puis-je aller habiter !
Que ne puis-je trouver des ailes
Capables de m'y transporter !

XXV

O mort, que ta mémoire est amère à l'homme qui n'a d'espoir qu'en cette vie !

ECCLÉSIASTIQUE.



PENSÉE SUR LA MORT.

Il est doux de penser qu'au dessus du nuage
Nous avons des séjours qu'on nous tient préparés
Pour le temps où la mort, qui divise et partage,
Du principe charnel nous aura séparés.

Si c'était fait de nous quand notre corps succombe,
Lorsque notre œil se ferme aux dernières lueurs,
S'il fallait se quitter, s'il fallait dans la tombe
Être mort sans espoir d'aller revivre ailleurs!

Comment! ô mort, comment de ton heure glacée
Supporter le moment terrible et solennel!
Et comment aborder seulement ta pensée,
Qui nous retracerait un néant éternel!

Eh quoi! ce qui fut haut et pur, l'intelligence!
Ce qui fut glorieux et fort, l'esprit humain!
Ce qui fut saint et doux, l'instinct de l'espérance!
Auraient la mort pour mère, et le pire destin!...

S'évanouirait-il comme de l'ombre vaine
Le penser sur le ciel, sur l'immortalité!

Le penser qui s'élève à l'amour souveraine
Pour contempler, ravi, l'éternelle beauté !

Les objets les plus doux, les plus beaux de ce monde,
Les plus belles vertus, dignes d'illustre sort,
Seraient pour moi de pleurs une source féconde,
En songeant à leur perte, en songeant à la mort !

Et comment résister au poids de ta tristesse,
O mon âme, enchaînée au séjour d'ici-bas ?
Non, non, tu n'aurais point un instant d'allégresse.
Que d'angoisse et de deuil ne ménerais-tu pas !

Et vous, tendres amants, couple heureux et fidèle,
Après vous être aimés d'un si constant amour,
Pourriez-vous supporter une absence éternelle,
Vous qui trouvez si longue une absence d'un jour ?

Pourquoi s'être connu , s'être aimé sur la terre ?
Pourquoi l'homme aurait-il souffert pour la vertu?
Pourquoi jusqu'à la fin , toute une vie entière ,
Son cœur contre soi-même aurait-il combattu ?

Qui voudrait , ô mon Dieu , te demander à naître,
De la vie actuelle accepter le fardeau ,
Et n'avoir de bonheur pas un seul jour peut-être ,
Mais certain de périr tout entier au tombeau ?

Tu nous créas , la vie est ton bien , c'est toi-même:
Tu ne nous feras pas rentrer dans le néant.
Ce serait une tache à ta bonté suprême
De te jouer, par choix, de l'homme , être pensant.

Il est doux de penser qu'au dessus du nuage
Nous avons des séjours qu'on nous tient préparés

Pour le temps où la mort, qui divise et partage,
Du principe charnel nous aura séparés.

XXVI

Oh! si vous saviez ce que c'est qu'aimer!

De La Mennais.

AMOUR.

Comme à la fleur le parfum odorant,
Comme à l'autel l'encens de l'Arabie,
L'amour est doux au cœur qui le ressent :
C'est un festin de manne et d'ambroisie.

Le plus beau son entendu sur la lyre
N'est doux autant qu'un sentiment d'amour!
L'homme ici bas le sent et le soupire,
L'ange le chante à la céleste cour.
Amour, amour, c'est le jour, c'est la vie,
C'est le lien, le mystère et l'accord
De l'homme au ciel ; amour, c'est l'harmonie
Où la nature et se berce et s'endort!
Tout en soi-même en reçoit l'influence,
Le sable et l'onde, et tout autre élément.
De la beauté n'est-il pas la puissance,
De ses appas le plus bel ornement ?
C'est tout attraits qu'il répand sur la femme:
Voyez son front que rougit la pudeur;
Son sein palpite aux battements de l'âme,
Comme trop plein d'une amoureuse ardeur.
C'est lui qui rend un beau corps adorable,
C'est lui qui met la flamme dans les yeux,
Dans le sourire un charme inexprimable,
Et dans l'aveu les délices des cieux!

Aimer, aimer! c'est là l'homme, tout l'homme!
C'est aussi là l'universel désir!
Qu'aimer est bon! Qu'est tout autre plaisir?
Si doux qu'il soit, languissant je le nomme.



XXVII

Et il la conduisit sous les yeux d'Adam.

GENÈSE.

LA FEMME.

Venant de la contrée où fleurissent les roses,
Voyez-vous s'avancer cet être merveilleux !
On dirait à le voir dans sa marche, en ses poses,

Un messager du ciel abordant en ces lieux.
Nul être comme lui n'est beau dans la nature.
Dans la création c'est si doux de le voir,
De contempler son charme infini, sans mesure!
Que son aspect, usant d'un magique pouvoir,
Aux corps inanimés imprime des délices !
Le sable d'or l'invite à venir le presser;
Les fleurs devant ses pas épanchent des calices
Leurs suaves parfums ; en le voyant passer
Le sol s'épanouit ; l'herbe que son pied foule
Retient avec amour l'empreinte de ses pas. —

On ne l'aperçoit plus ! — Le regard de la foule
Le suit, le suit encore !... en rêvant ses appas.

Ainsi se montre sur la terre
Celle que Dieu fit pour aimer,
Qu'il mit devant notre paupière

Pour la récréer, la charmer.
Que ton aspect est plein de grâce,
Toi que rien ici bas n'efface,
O femme, beauté des beautés!
Ton absence fait nos alarmes,
Ton retour fait cesser nos larmes
Et nous donne des voluptés !

En ta présence tout se trouble!
L'ivresse court de toute part,
Et notre émotion redouble
A chaque coup de ton regard!
Et ce regard qui nous éclaire
Verse sur nous une lumière
Plus douce que celle du jour :
Car le soleil de la nature
N'a pas la lumière aussi pure
Que le soleil de ton amour!

Brille donc à jamais, sans cesse !
Brille dans nos jours de bonheur,
Brille aussi dans notre tristesse,
Afin d'essuyer notre pleur !
Brille ici bas devant nos âmes,
Comme une des célestes flammes
Que l'œil se plaît à contempler.
De la perte de l'autre vie,
D'Eden, qui fut notre patrie,
Tu peux seule nous consoler.

Tu peux d'un seul mot de ta bouche
Désarmer le bras en courroux,
Dans le cœur d'un homme farouche
Verser des sentiments plus doux.
Tu peux charmer l'inquiétude;
De cette vie, hélas! si rude,
Adoucir les aspérités;
Par l'accord divin de tes charmes,

Faire de ce vallon de larmes
Un séjour de félicités !

L'homme t'approche, et tu tressailles ! —
Le germe de l'humanité
Est réchauffé dans tes entrailles
Pour naître à sa maturité.
Et ton amour, ô saint mystère,
Fait descendre sur la matière
Le souffle de l'esprit divin :
Ainsi ton amour c'est la vie,
Ainsi ton amour vivifie,
Renouvelle le genre humain !

L'homme est né ! ton œil le caresse
D'un regard humide d'amour,
Près de lui tu veilles sans cesse,
Tes pas sont enchaînés autour.

L'enfant se pend à ta mamelle,
Et quand de ton lait, qui ruisselle,
Sa lèvre s'est nourrie à flot,
Il laisse un peu pencher sa tête,
S'endort sur ce sein qui l'allaite,
Et c'est là son plus doux berceau.

O femme! c'est toi que mon âme
Se représente à tout moment,
Toi dont le souvenir m'enflamme
D'extase et de ravissement!
Comme l'atome tourbillonne,
Comme l'insecte s'abandonne,
Noyés dans les rayons du jour;
Ainsi mon âme et mes pensées
S'abandonnent, et sont bercées
Sur les vagues de ton amour.



Son geste nous séduit; une force invisible
Dans sa faiblesse même éclate irrésistible.
Nous prenons son désir pour un commandement;
Tout son être à nos yeux n'est que ravissement.
Un ciel aux flots d'azur s'entr'ouvre à sa paupière.
Écoutez les accents que sa bouche profère :
Comme ils sont pénétrants pour l'oreille de tous!
Leur murmure s'épanche harmonieux et doux;
Il égale en douceur les paroles de l'ange :
L'on s'étonne d'ouïr ainsi parler la fange!...

XXVIII

Aimez, aimez, tout le reste n'est rien.

La Fontaine.

LA FEMME.

(SUITE.)

Aimer! vous est-il rien d'aussi délicieux?
Sans l'amour que serait la lumière à vos yeux?
Le jour le plus brillant vous paraîtrait bien sombre;
Sans lui vous languiriez comme la fleur dans l'ombre,

Qui se meurt manquant d'air et du rayon du jour.
Femmes, pour vous surtout la vie est dans l'amour,
Car l'amour est le doux aliment de votre âme.
Oh! que l'amour sied bien dans le sein d'une femme!
Tout son corps semble fait en vase harmonieux
Pour tenir les parfums d'amour, présent des cieux!

XXIX

Vous devez baiser la poussière que le pied d'une femme a foulée.

LE CORAN.

LA FEMME.

(SUITE.)

Vous ne connaissez pas ce que c'est qu'une femme,
Ce qu'elle peut donner de délices à l'âme,
Vous, hommes sans amour, qui n'apercevez rien
Qu'un objet à débauche en cet être divin.

Tout ce qu'elle a de saint et de céleste en elle
Vous échappe, et la chair seule vous paraît belle.
Vous voulez en jouir, vous souillez ses appas ;
Vous fauchez ses beautés comme fleurs sous les pas.
Oh ! respectez la femme à cause de ses charmes,
A cause de ses ris, à cause de ses larmes,
A cause de l'amour enfermé dans son cœur.
Son amour ! doux nectar, délectable liqueur,
Dont le parfum versé peut charmer toute peine,
Alléger le fardeau de la souffrance humaine !
Protégez-la toujours : elle a besoin d'appui.
Soyez-lui généreux. Qu'il vous souvienne aussi
Qu'elle vous allaita, que ce fut une femme
Qui porta dans ses flancs le Sauveur de notre âme !
N'en outragez jamais aucune en aucuns lieux :
L'outrage vous serait reproché dans les cieux.

XXX

Le souvenir de ce jour ne s'effacera jamais de mon cœur.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

AVEC ELLE.

Tous deux assis sur l'herbe épaisse,
Nous laissions sans regrets le soleil décliner,
Et l'ombre des hauteurs au loin se dessiner,
Ne songeant qu'à goûter l'amour et son ivresse.

Ni le parfum des fleurs, le souffle des zéphyrs,
Le rossignol plaintif répétant ses soupirs,
Ni l'aspect enchanteur des valons, des prairies,
Lieux si propres aux rêveries!
Tant d'objets si plaisants ne purent devers eux
Appeler nos pensers ou distraire nos yeux.
Non, la nature, et les divers ramages
Qu'au bord d'un bois formait un cœur d'oiseaux;
Non, l'aspect doux, le murmure des eaux
Qui serpentaient sous les épais feuillages,
Ne surent un moment de nos tendres discours
Interrompre, altérer le cours.

Dans ses regards se révélait son âme,
Et j'y lisais son amoureuse flamme.
Son front serein qui s'inclinait vers moi,
Les ris logés sur sa lèvre vermeille,
Sa douce voix frappant à mon oreille,
Mettaient tous mes sens en émoi.

Prenant sa main, la pressant dans la mienne,
« Je t'aime ! » je voulais lui répéter cent fois,
Et les soupirs furent la seule voix
Qui put sortir de mon âme trop pleine.
Oh ! lorsque je tenais tes genoux embrassés !
Combien j'éprouvais de délire !
Nuls mots n'auraient pu te le dire.
Assez.

Si dans ce doux moment je t'avais moins aimée,
De coupables transports j'aurais souillé mon cœur.
Lorque je vis briller la timide pudeur,
Sur ton font, sur tes yeux, par le ciel allumée,
Je respectai ce signe avec sa sainteté,
Et je pensais qu'une divinité
Prenait cette forme mortelle,
Et que les mille attraits sur ton corps répandus,
Dont mes regards encor demeuraient éperdus,
N'étaient que le reflet de la beauté réelle.
Mon bonheur s'en accrut, mon amour fut divin.

Une céleste joie inonda tout mon sein.

Quand on est aussi pur que la pureté même,
C'est le suprême bien d'aimer ce qui nous aime.

XXXI

Et la patrie me fut montrée.

De la Mennais.

PENSÉE D'AMOUR.

L'amour m'ouvre son ciel! mes regards sont ravis
A l'aspect de ces lieux pleins d'objets adorables,
Une femme se tient sur le seuil; son souris
Me convie à goûter des plaisirs ineffables.

J'entre dans ces riants séjours :
Que de sérénité s'épanche sur leurs plaines!
Que les airs parfumés ont de molles haleines,
Et découpent au loin d'harmonieux contours!...

XXXII

Aimons-nous, aimons-nous, ô mon unique amie !

LAMARTINE.

RÊVERIE.

Vois-tu glisser sur notre tête
Ces nuages pourpres et blancs ;
A leurs pavillons transparents
Règne l'air pur, la paix parfaite !

Montons vers eux, prenons l'essor;
Dépouillons l'habit qui nous voile:
Les plis de ces nuages d'or
Nous couvriront comme d'un voile!

Nous serons au milieu des airs
Bercés mollement du zéphyre,
Voguant comme sur le navire
Qui sillonne le sein des mers...
Pour oublier la perte amère,
Pour nous consoler des adieux
Que nous aurons laissés sur terre,
Nous regarderons vers les cieux!

A travers l'air qui tremble
Nous volerons ensemble
Comme deux anges doux;
Et les jours, suite à suite,

Passeront aussi vite
Que le nuage et nous!



L'océan aussi nous convie
A nous élancer sur son sein,
A parcourir sa vague unie,
Pendant le ciel calme et serein.

Déployons la voile
Au vent des zéphyrs;
Suivons pour étoile
Leurs propres désirs.
La nef vagabonde
Au hasard sur l'onde

Se plaît à voguer,
Comme une blanche oie
Qu'on voit, dans sa joie,
Nager et plonger.

Charmante gondole,
Tu te réjouis
A te bercer molle
Sur l'onde et ses plis;
Viens donc, intrépide,
De ton vol rapide
Effleurer les eaux,
Comme l'hirondelle
Qui du bout de l'aile
Trempe dans les flots.

Fais-nous voir les merveilles
De ton océan vieux,

Et rends pour nos oreilles
Les flots harmonieux.
Échappe à la tourmente,
Évite toute pente
Qui finirait ton sort!
Garde-toi du naufrage;
De rivage en rivage
Conduis-nous à bon port.

Il est beau de voir une barque
Suspendue au sommet des flots;
L'œil au loin encor la remarque
Blanche de l'écume des eaux!



Si tu veux, vers cette prairie
Nous allons diriger nos pas:

C'est une terre réjouie
Où les ennuis n'habitent pas.
L'alouette y cueille l'ivraie,
L'abeille son miel, ses trésors.
Le papillon par mille essors
Voltige sur les fleurs, s'égaie.
Mille oiseaux y sont chaque jour,
De leurs voix saluant l'aurore,
Invitant chaque fleur d'éclore,
Les cœurs de s'ouvrir à l'amour :
Car les oiseaux sentent dans l'âme
Le feu qui couve l'univers ;
Parmi les champs libres des airs
Ils sont esclaves de leur flamme.



Mais, non : quittons cette campagne
Où l'homme viendrait nous trouver ;

Retirons-nous sur la montagne
Où nul bruit ne puisse arriver.
Loin du tumulte de nos villes
Il est des retraites tranquilles
Que l'âme convoite et chérit;
Et ces demeures retirées
Ont des voluptés ignorées
De ceux qui vivent dans le bruit.

Les plaisirs que goûte le monde
Ne sont-ils pas rares toujours,
Et fugitifs ainsi que l'onde,
Que rien n'entrave dans son cours?
Et puis, au séjour où nous sommes,
Le bruit des choses et des hommes,
Tu le sais, nous est importun :
Des lieux où s'assemble la presse,
D'où chacun emporte l'ivresse,
Nous emportons un deuil commun.

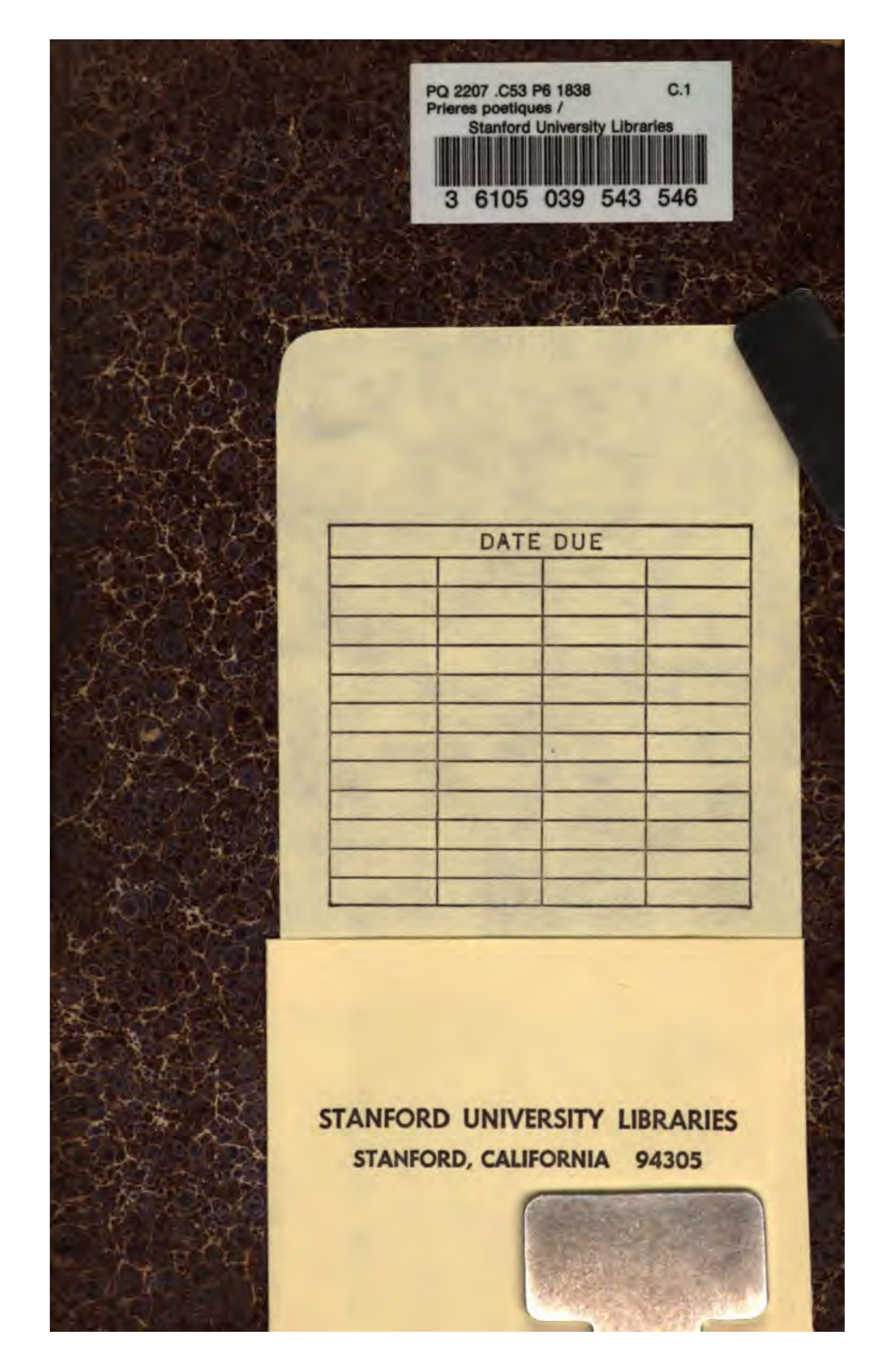
Prenons chacun une double aile:
Notre vol ira se poser
En quelque demeure éternelle
Où rien ne pourra nous léser.
Oh! que notre essor plein d'audace
Nous transporte à travers l'espace
A l'étoile qui, loin des yeux,
Reluit d'un éclat séculaire,
Et qui voyage solitaire
Par les immensités des cieux.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.





DATE DUE

